

# Retour sur l'affaire Sanda Dia

L'autrice et metteuse en scène belge **Anne-Cécile Vandalem** crée *La fête*, coécrit avec la poétesse et slameuse **Joëlle Sambi**. Le premier volet d'un nouveau cycle qui explore des «**mondes hantés**» par nos impasses et nos aveuglements.

Par Alléonor Debrocq

**E**n 2021, elle clôturait sa série sur les échecs du monde contemporain par l'observation d'un étrange royaume utopique aux prises avec sa propre fin, inspiré du film documentaire *Braguino*, de Clément Cogitore. Cinq ans après *Kingdom*, Anne-Cécile Vandalem propose de «cheminer vers de nouvelles façons de peupler le monde» et s'appuie sur un événement qui a profondément marqué la Belgique néerlandophone: le décès de Sanda Dia, étudiant de 20 ans d'origine belgo-sénégalaise à la suite d'un bizutage extrêmement violent au sein du cercle estudiantin Reuzegom. Interrogeant cette tragédie, la créatrice choisit de mettre en lumière les dynamiques de pouvoir, d'exploitation et de racisme institutionnel à l'œuvre dans notre pays, au passé colonial toujours vif. Davantage médiatisé en Flandre, ce fait divers ne se limite pas à la mort d'un jeune homme: «Sa violence touche aussi les proches de la victime, déclare la metteuse en scène, et interroge la façon dont les agresseurs et leurs familles ont été traités, protégés, exposés, notamment par les médias.»

Anne-Cécile Vandalem raconte comment, au cours du procès, elle a été également troublée par cette jeunesse dorée et la détresse de leurs familles: «J'éprouvais de l'empathie pour les mères et j'avais envie de croire à la thèse de l'accident. Mais quand la famille de Sanda Dia a pris la parole, je me suis rendu compte combien il était confortable pour moi d'aller dans ce sens-là. Le récit judiciaire, la manière dont il était orienté, m'ont vraiment questionnée sur ma propre position.»

## **Deux perspectives**

Cette expérience a mené Anne-Cécile Vandalem à initier un long travail de réflexion au sein de sa propre compagnie, pour remettre en question ses pratiques et voir comment la diversité pouvait advenir: «L'enjeu était de savoir à quelles conditions on pouvait créer ce spectacle en produisant le moins de violence possible. Les ateliers que nous avons

mis en place ont donné naissance à une première couche narrative, puisqu'on raconte à la fois la rencontre fictive entre la famille de la victime et celle d'un agresseur, et celle d'une équipe d'acteurs et d'actrices qui essaient de raconter cette histoire en étant rattrapés par leurs propres biais, leurs contradictions, leurs privilèges.»

Ne pouvant pas se soustraire à son point de vue de femme blanche et d'artiste institutionnalisée, elle est allée à la rencontre de Joëlle Sambi, poétesse et activiste d'origine congolaise, pour lui proposer de donner vie au personnage de la victime à travers une écriture poétique: «Je me demandais comment faire parler ce jeune homme fantôme, comment lui donner sa place sur scène, et il m'a semblé évident que la poésie pouvait être un endroit par où faire entrer une voix

**«Le mot qui  
colle le mieux  
à cette création,  
c'est l'inconfort.»**

qui ne soit pas du même registre que la mienne.» Une collaboration inédite pour les deux artistes, qui les a menées à poser un regard différent sur la pièce dans son ensemble: «On ne s'est pas cantonnées uniquement

à notre part, raconte Joëlle Sambi, on s'est influencées mutuellement avec nos deux perspectives – celle d'une écriture de théâtre plus classique, dramaturgique, et celle, plus poétique, qui vient à sa rencontre.»

*La fête* fait aussi s'entrechoquer réalité et fiction, proposant au public une «expérience théâtrale de la vérité» pour pouvoir incarner certains besoins qui n'ont pas pu être écoutés: «Il y a eu une tentative de faire se rencontrer les familles dans le cadre d'une justice restauratrice, mais cela n'a pas pu aboutir, se souvient Anne-Cécile Vandalem. Quand j'ai assisté au procès, j'ai compris qu'il y avait un endroit que le réel ne pouvait pas prendre en charge dans des affaires comme celle-là. C'est là que la fiction peut faire sens, précisément parce qu'elle est très réelle, très active! Ce qui se produit



au théâtre agit sur le public et permet de prendre en charge ces espaces autrement.» Et Joëlle Sambi de déclarer: «Je crois qu'il n'est pas possible de raconter une histoire comme celle-ci autrement qu'en passant par la fiction. Certes, la Belgique n'a colonisé que le Congo, mais le continuum colonial est, lui, bien réel, et il concerne vraiment tout le monde: Noirs et Blancs mais aussi pauvres et riches. Je savais déjà que la réalité dépassait la fiction, mais je ne savais pas à quel point!»

### **Rejouer sans résoudre**

S'appuyant sur la philosophe américaine Judith Butler et l'historien camerounais Achille Mbembe, Anne-Cécile Vandalem désire aussi interroger la «pleurabilité» (*griefability*), soit la capacité d'une vie à endeuiller, donc à avoir compté: «De quelle vie reconnaît-on la perte comme véritable, comme une blessure collective? Et à l'inverse, quelles morts laissent nos sociétés parfaitement indifférentes, quand elles ne les effacent pas activement?»

Aux yeux de la metteuse en scène, le théâtre n'est pas l'endroit de la consolation ni de la réparation, mais celui d'où regarder la part irréconciliable de cette affaire. Ce qui ressort de *La fête* est que chacun, quelle que soit sa position, est empêtré dans ses propres contradictions: «Le mot qui colle le mieux à cette création, prévient-elle, c'est l'inconfort. On pointe du doigt des endroits qu'on ne veut pas forcément identifier. Je ne sais pas comment être une bonne alliée, je sais seulement qu'il faut accepter de se tromper, accepter que l'on fera plein d'erreurs et qu'il n'y a pas d'endroit où l'on sera juste, ni récompensé pour ce que l'on fait. J'espère que le public en ressortira avec l'envie de se mettre au travail.» ●



### → La véritable affaire



Le 7 décembre 2018, Sanda Dia décède après avoir participé à un baptême étudiant organisé par le cercle Reuzegom, au cours duquel il a été contraint de boire d'importantes quantités d'alcool. Ses camarades lui ont également fait avaler une forte dose d'huile de poisson et l'ont gardé plusieurs heures dehors, en plein hiver, dans un trou rempli d'eau glacée. Sanda Dia sera conduit inconscient à l'hôpital. Il décèdera quelques jours plus tard des suites d'une hypernatrémie, une concentration trop élevée de sodium dans le sang. En mars 2023, à Anvers, les 18 prévenus seront condamnés à des peines très légères. ●

■ **LA FÊTE**, D'ANNE-CÉCILE VANDALEM ET JOËLLE SAMBI, DU 22 SEPTEMBRE AU 1<sup>ER</sup> OCTOBRE AU THÉÂTRE NATIONAL, À BRUXELLES.

# DS<sup>2</sup>

**Wat als  
de familie van  
Sanda Dia met  
de Reuzegommers  
zou praten?**

Voorstelling 'La fête'  
stelt gedurfde vragen



## desalniettemin

Karel Michiels



Kerstfilms zijn de puurste vorm van escapisme



**H**et is u misschien ontgaan, maar vorige week werd VTM Series omgetoverd tot VTM Xmas. Kerstfilms van 's morgens vroeg tot diep in de nacht, zeven dagen per week, in eindeloze loops: er moet een publiek voor zijn want anders zou VTM het kanaal (27 op Telenor) niet vier maanden vrijmaken. In 2024 begonnen ze er pas half november aan. Nog altijd rijkelijk vroeg, maar tegen dan weerklanken her en der ook al jingle bells in de winkelstraten. Maar drie maanden voor Kerstmis?

Er zijn nu eenmaal mensen die smachtend uitkijken naar de *most wonderful time of the year*. Mensen die verslingerd zijn aan die verbede sfeer en gezelligheid, aan de liedjes en de versieringen, aan het samen knus naar kerst-

films kijken. En misschien ook aan het geganderde happy end van die films, veelal luchtige romcoms die zich afspeilen in rijke Amerikaanse stadjes met hun eigen *first world problems*. Zullen exen Lara en Ben genoeg geld inzaamen voor het goede doel (en uiteraard weer bij elkaar komen)? Kan Emmer de kerstbomenhoerdring van

haar oma verkopen (en vindt ze er de liefde)? Meer kerstig kan een pitch 'Christmas Winnaker is evo van een klein spelgoedbedrijf' niet worden, als zelfs het hoofdpersonage ermaar vermeld is. Of neem de film *Christmas in Washington*: gelukkig trouwt Donald Trump, die lang geleden al eens mocht opdraven in, volgens velen de ultieme kerstfilm, *Home Alone*. Maar die is op VTM Xmas dus niet te zien. Onze favoriete titel daar: *Never kiss a man in a Christmas sweater*.

Voor de 'betere' dan wel bekendere en parodiërende kerstfilms moet u bij Netflix of Disney+ zijn, hoewel het aanbod ook daar een stevig Hallmark-stempel draagt. Hallmark, hier vooral actief in de sector van de wenskaarten, heeft intussen zo'n 400 van die *holiday season movies* gemaakt, en daar komen er elk jaar tientallen bij. De eigen streamingdienst Hallmark+ (bij ons te zien via Prime) programmeert ook de rest van het jaar uitsluitend romantische en gezinsvriendelijke films. Het is daar eigenlijk het hele jaar door Kerstmis, maar dan zonder Kerstman, boom en stallatie.

Misschien is dat wel de droom van de VTM Xmas-kijkers: een vredige wereld van liefde en geborgenheid, met vriendelijke mensen die elkaar helpen en troosten, ver weg van de militaire, politieke en sociale onrust die het nieuws overheerst. En van films en series die gaan over moord, geweld, leugens en bedrog – de meeste dus. Kerstfilms zijn de puurste vorm van escapisme.

# “Dit is een eerbetoon aan Sandra Dia, ook al is een groot deel fictief”

**INTERVIEW** Een fictieve ontmoeting tussen de vader en broer van Sandra Dia en een Reuzegommer en zijn familie: het theaterstuk 'La fête' begeeft zich op spannend terrein. “Poëzie stelt ons in staat om Sandra Dia weer tot leven te brengen.”

De Brusselse regisseur Anne-Cécile Vandalem (47) is een grote naam in de Franstalige theaterwereld en een graag geziene gast op het Festival van Avignon, maar amper bekend in Vlaanderen. In 2023, toen ze haar succesvolle trilogie *Tristesses-Arctique-Kingdom* had afgerond, woonde ze in Antwerpen een week lang het proces bij over Sandra Dia, de Leuvense student die in december 2018 overleed tijdens een gewelddadig doortruiel van studentenclub Reuzegom. “Een verwarrende ervaring”, blikt Vandalem terug wanneer we elkaar spreken op een Brussels terras. “Ik had verwacht dat het proces in het Frans zou worden vertaald – de taal die de vader van Sandra Dia beter begripte – maar dat was niet het geval.”

Ze begreep dan niet elk detail, toch voelde Vandalem de “enorme emotionele spanning” in de kleine gerechtzaal. “Ik zat naast de moeders van de achtien verdachten van Reuzegom. De eerste vijf dagen van het proces waren hun advocaten aan het woord. Ook een van de beschuldigde jongemannen stond op en las met veel emotie een korte tekst voor. En er was de medische expert die kwam uitleggen dat zelfs genestudenten niet kunnen weten dat visolie dodelijk kan zijn. Hun hele verdediging was erop

gericht om te bewijzen dat de dood van Sandra alleen maar een ongeluk kon zijn. Als witte persoon in de zaal was het ook voor mij heel gemakkelijk om daarin mee te gaan.”

**Hoe bent u op het idee gekomen om een fictieve ontmoeting te ensceueren tussen de familie-Dia en het Reuzegom-kamp?**

“Je voelde bij de daders en hun familie een oprechte wil om contact te leggen. Vanuit het idee: de rechtszaak is één ding, maar laten we daarna samen zitten en praten, en dan zul je zien dat we niet zijn wie je denkt dat we zijn. De vader van Sandra Dia hield de boot af – de enige keer dat hij iemand van Reuzegom ontmoette, was op de begraafplaats van Edgem, waar hij toevallig een lid tegenkwam bij het graf van zijn zoon. Met Seydou, de halfbroer van Sandra Dia, was er na het proces wel een mogelijkheid voor een herstelgericht bijeenkomst. Alleen is die er uiteindelijk niet gekomen, omdat de families van de Reuzegommers geen vertrouwen hadden in de succesvolle afloop. Dus bleef ik achter met de vraag: wat zou er gebeuren als deze families elkaar daadwerkelijk zouden ontmoeten?”

**Zegen van familie**

Meer dan drie jaar na het proces-

Dia is er nu *La fête*, dat dinsdag in première gaat in Théâtre National in Brussel en later ook naar NTGent en De Singel in Antwerpen komt. Op basis van de doorloop die we zaterdag bijwoonden, durven we nu urospellen dat de bijna drie uur durende voorstelling een van de theaterklippers van het najaar wordt. Vandalem schreef de tekst samen met dichteres en theatermaakster Jodelle Sambi, die aansluit bij het gesprek. Sambi (47) legt uit dat de zaak-Dia ook in Franstalig België bekend is, “maar er was niet zo veel pers aandacht voor als in Vlaanderen, waar het echt een viscerale kwestie is. Ik kende het verhaal in grote lijnen, maar heb me er voor dit stuk echt in verdiept.”

**Hebben jullie gesproken met de familie van Sandra Dia?**

Vandalem: “Ja. Ik nam contact op met Papis [de roepnaam van Sandra's vader *Ousmane Dia*, red.] toen ik drie jaar geleden over het stuk begon na te denken. In een brief schreef ik hem dat ik bij het proces aanwezig was en hem graag wilde ontmoeten. We hadden een kort eerste gesprek waarin hij zei: ‘Alles wat gedaan kan worden om dit verhaal levend te houden en te voorkomen dat andere schachtemmers bij studentendopen het zelfde doen, is voor mij erg belangrijk.’ Omdat hij het hele ge-



Anne-Cécile Vandalem. © Laetitia Bica



Jodelle Sambi. © Béa Huart



Acteurs Francois Ebouele en Habib Ben Tanfous spelen Moussa en Malik, personages die gebaseerd zijn op Papis en Seydou Dia, de vader en broer van Sanda. © Christophe Engels

beuren daarna wilde laten rusten, had ik lange tijd geen contact meer met hem. Met Sanda's halfbroer Seydou en zijn vriendin Marie hebben we verschillende keren gesproken over wie Sanda was en welke vragen volgens hen in zo'n fictieve ontmoeting aan bod zouden moeten komen. Afgelopen jaar hebben we dan opnieuw contact gehad met Papis, samen met Joëlle en met acteur François Ebouele, die zijn rol in het stuk zou spelen. Dat was een heel warme ontmoeting."

Was het voor jullie een voorwaarde om hun toestemming te krijgen voor het stuk?

**Sambi:** "Ik vind het belangrijk dat we de zegen van de familie hebben. Onze voorstelling is een eerbetoon aan Sanda, ook al is een groot deel ervan fictief en dus niet accuraat. Toch gaven ze ons hun volledige vertrouwen. De familie was ontzettend aardig, ondersteunend en behulpzaam, al gaven ze te tegelijk hun grenzen aan."

Vandalem: "Papis gaf ons de vrijheid, maar hield afstand. We hebben hem uitgenodigd om naar de voorstelling te komen kijken, al is het aan hem om te beslissen of en wanneer hij dat doet. Met de moeder van Sanda (*Annie de Vel*, red.) hebben we geen contact gehad, omdat zij na het proces al aangaf dat ze in stilte wilde rouwen. Ook met de Reuzegommers was er geen contact."

Dat jullie in het stuk de personages van de veroordeelden en hun ouders een fictieve naam geven valt te begrijpen, maar waarom herdoopten jullie Reuzegom tot 'Tussen Ons' en heet Papis in jullie stuk 'Moussa', is Seydou veranderd in 'Malik' en Sanda in 'Tidiane'?

Vandalem: "Net om te benadruk-

ken dat het een fictief verhaal is. We nemen veel vrijheid ten opzichte van de echte gebeurtenissen. We willen uitzoemen en kijken hoe dit verhaal, net als België zelf, worstelt met het koloniale verleden en racistisch institutioneel geweld."

**Gezien de tragische gebeurtenissen, waarom heet jullie voorstelling 'La fête'?**

Vandalem: 'Het verwijst naar een uitspraak van een advocaat van de veroordeelden. Op de vraag waarom ze na Sandra's dood de blaas wisten in Vorseelaar, waar de doop plaatsvond, en zijn kot in Leuven waren gaan opruimen en zo de sporen hadden uitgewist, antwoordde die: 'Als je een feestje geeft en dat is voorbij, dan ruim je op.' Het is een link naar wat we in het Frans '*la fête de reconciliation*' noemen, het moment van verzoening aan het einde van een proceetueel. Nadat de schacht alle beproevingen van de doop heeft doorstaan, kunnen de vernederingen worden vergeven. Alleen heeft Sandra Dia dat moment dus niet meer meegemaakt. En een derde reden: in ons verhaal wil de vader van de veroordeelden het gezin Dia bij hem uitnodigen en voor hen komen, maar kan zo'n geladen ontmoeting wel

Welderdig vakantiehuis  
*La fête* bouwt langzaam op naar de cruciale ontmoeting, die niet verloopt zoals verhoopt. Waar Moussa en Malik sterk geïnspireerd zijn op Papis en Seydou Dia, is dat bij de 'Tussen Ons'-kant niet zo eenduidig. Olivier is een van de twee andere schachten die net als Sanda werd vernederd en in een put begraven, maar hij overleefde de doop wel. Olivier bevindt zich volgens Vandamel "in een positie eigens tussen slachtoffer en moordlichter in".

“We willen  
uitzoomen en  
kijken hoe dit  
verhaal, net als  
België zelf, worstelt  
met racistisch  
institutioneel  
geweld”

**Anne-Cécile Vandalem**  
Régisseuse

terwijl zijn broer Laurent – die we nooit te zien krijgen – een combinatie is van Reuzegom-preses 'Zaadje' en 'Janker', die de beruchte speech gaf waarin hij zei dat het "een gestoofd bruut jaar zou worden".

**Wat verwachtten Moussa en Malik van die ontmoeting?**

**Vandaelen:** "Moussa wil zien of er iets veranderd is voor dit gezin. Tijdens het proces had Da's vader het gevoel dat de veroordeelden en hun familie geen verantwoordingelijke wilden nemen en nooit in vraag wilden stellen of het een ongeluk was. Volgens de familie zou de dood van Da's vader zonder z' zelf door te veranderen, en daarvan heeft hij bewijs te zien. Malik wil dat er een cameraploeg mee is die de ontmoeting vastlegt om er een docu over te maken (*Vandaelen speelt in het stuk zelf de rol van de documentairegisseur, red.*). Hij wil dat de wereld kan zien of ze bereid zijn te onthullen wat er in de laatste momenten van zijn broer is gebeurd, omdat er nooit een echte reconstructie heeft plaatsgevonden. Hij wil dat de wereld er ook geen antwoord op belangrijk vragen als: wie diende hem de visoliet te? Wie loofde er teven de

professor die ze in Leuven op straat waren tegengekomen en die onraad rook? En waarom werd Sanda pas zo laat naar het ziekenhuis vervoerd?"

**De ouders van Olivier stellen voor om af te spreken in hun vakantie-huis aan zee, omdat dat voor hen 'neutraler' is. Is dat een manier om de verschillen in sociale klasse te laten zien?**

**Vandalem:** "Ja, het liet ons toe om de rijkdom van de families van de veroordeelden bloot te leggen."

Sambi: "Bovendien gaan we allemaal naar de kust. Zowel de arbeidersklasse als de rijkere Belgen. Door het verhaal in zo'n weelderig huis te situeren, kunnen we niet enkel over racisme praten, maar ook over sociale klasse."

Sanda Dia is geen personage op het podium, maar toch is hij altijd aanwezig in de voice-over die Jolles schreef en insprak.

Sambi: "We wisten dat we een plek voor hem wilden maken in het stuk, maar niet in welke vorm. In onze versie is Tidjane iemand die het proces heeft meegemaakt, die zijn vader en broer zag huilen. Via zijn stem keert hij telkens terug en geeft hij commentaar op wat er gebeurt, zonder beschuldigend of scherp te zijn. Poëzie stelt ons in staat om hem weer tot leven te brengen."

In het stuk zegt de vader van een 'Tussen Ons'-lid: "We zijn allemaal slachtoffers" en "Het proces leidde tot sociale uitsluiting". Hebben jullie begrip voor die gevoelens?

Vandalem: "Die zaken heb ik gehoord tijdens het proces. Ik geloof dat ze er echt van overtuigd zijn dat hun kinderen in klasse gedaald zijn, onder meer omdat ze werden belemmerd om hun

universitaire studies te hervatten. Dat klopt, maar velen zijn wel elders of in het buitenland gaan studeren."

Sambi: "Stellen dat 'we onze studie niet konden voortzetten' in de wetenschap dat er iemand is die zijn studie nooit zal kunnen afmaken omdat hij is overleden ... Dat zet toch wel een en ander in perspectief."

Dit pas de eerste keer dat uw werk in Gent en Antwerpen te zien zal zijn. Waarom blijft het zo moeilijk om de taalgrens te doorbreken?

Vandaelen: Dit was besloten hadden om 't stuk te produceren, was dat ondenkbaar zonder Nederlandse plaatselijke partners. We hebben er veel energie in gestopt om de voorstelling ook in Vlaanderen te kunnen spelen. Er doen twee Vlaamse acteurs mee (*Arne De Tremiere* en *Oscar Van Rompuy*, die respectievelijk het lid van 'Tussen- en' zijn vader spelen, red.), maar de voorstelling is in het Nederlands. Het is heel moeilijk. Het is fantastisch. Dat kan een valkuil zijn, omdat jullie zouden kunnen zeggen: 'Nee, dit is óns verhaal, we laten het ons niet door Wallonië vertellen', maar voor ons was het essentieel om dit te doen.'

Sambi: "Het verhaal speelt zich dan wel af in Vlaanderen, het gaat over klassen- en rasserverhoudingen. Dat maakt het, voorbij onze verdeeldheid en verschillen, meteen ook een verhaal over België. En niet te vergeten: er zijn nog meer verhalen zoals dat van Sanda Dia, op andere schaal en op andere plekken in de wereld."

"La fête" speelt van 22/9 tot 1/10 in Théâtr National in Brussel en gaat daarna op tournee, onder meer in NTGent (12-13/11) en De Singel in Antwerpen (18-20/2)

[THÉÂTRE](#)

## "La fête" : une pièce sur l'affaire Sanda Dia sous l'angle du racisme et des rapports de classe

Hier à 16:33 · ⌚ 3 min

 Partager

 Écouter

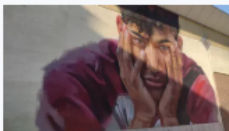
Que se passe-t-il quand la famille du bourreau rencontre la famille de la victime ? Joëlle Sambi et Anne-Cécile Vandalem étaient les invitées culture de *Matin Première* ce mercredi 23 septembre pour présenter leur nouvelle création théâtrale "La fête", une fiction qui interroge les limites de la justice dans le cadre de la mort de Sanda Dia. Un spectacle à voir au Théâtre National jusqu'au 1er octobre 2026.

['La fête' : une pièce sur l'affaire Sanda Dia sous l'angle du racisme et des rapports de classe - RTBF Actus](#)

Par [Lola Meert](#) à partir d'une séquence de *La Première*

 La Première

Le 7 décembre 2018, le jeune étudiant d'à peine 20 ans, Sanda Dia, décède des suites d'un baptême estudiantin particulièrement violent à la KU Leuven. 18 prévenus sont poursuivis par la justice mais n'écoperont que de peines légères. Joëlle Sambi et Anne-Cécile Vandale, co-auteurs du spectacle, s'emparent de ce drame dans leur nouvelle pièce "La fête". *"Pour moi, y'avait énormément de choses qui n'avaient pas été prises en charge par ce procès et très vite je me suis demandé : est-ce que le théâtre pourrait être un espace où on pourrait justement tenter de prendre en charge ces aspects"*, confie Anne-Cécile Vandale.



**À lire aussi : Affaire Sanda Dia : quels sont les faits confirmés par l'enquête, que dit le jugement ?**

Les deux artistes imaginent sur scène la rencontre fictive d'une famille de deux des prévenus avec la famille de Sanda Dia, plusieurs années après les faits. Une fiction teintée de réalisme qui nous plonge dans un **huis clos** où tension et émotions investissent pleinement les lieux. Une critique sociale qui place au cœur de son intrigue les rapports de force, historiquement et socialement ancrés, à l'origine de ce drame. *"C'était tout l'enjeu [...] de passer par la fiction, de passer par le plateau pour arriver à montrer **comment le racisme se met en place, comment les rapports de classes s'imbriquent les uns aux autres** et comment cette violence-là est parfois insidieuse et mortifère"*, confie Joëlle Sambi, écrivaine, poétesse et performeuse.



### À lire aussi : Racisme, justice de classe, peines trop faibles... Que disent les faits dans l'affaire Sanda Dia ?

Joëlle Sambi revient également sur le titre de ce spectacle intitulé "La fête" : *"c'est une des phrases qui a été prononcée pendant le procès par un des avocats [...] de la défense au moment où on lui posait la question 'pourquoi est-ce que les étudiants ont été nettoyer le kot de Sanda Dia, [les lieux] du baptême'"* après avoir amené Sanda Dia à l'hôpital ? L'avocat répond : *"bah quand la fête est finie, il faut nettoyer"*. Une réponse particulièrement violente en vue des tragiques événements dont les artistes s'emparent avec cynisme pour la confronter à la réalité des faits et de ses conséquences.



*"La fête" de Joëlle Sambi et Anne-Cécile Vandalem au Théâtre National Wallonie-Bruxelles. © Christophe Engels*

### Entre réalisme et fiction

L'autrice et metteuse en scène, Anne-Cécile Vandalem, consacre son art à la fiction. C'est donc tout naturellement qu'elle se tourne vers ce genre pour aborder la face invisible du procès. Malgré **de nombreuses "libertés"** prises *"à tous les niveaux"*, les deux artistes s'appuient sur les éléments de l'enquête et du procès, auquel Anne-Cécile Vandalem a assisté, pour imaginer cette rencontre fictionnelle.

*"C'était important dès le départ d'en faire une fiction parce qu'on voulait, à partir de cette histoire, raconter, non seulement ce qui s'est passé et les impensés de cette histoire, mais surtout, comment on en est arrivé à cette histoire",* rapporte-t-elle.



Bien loin d'un simple "accident", la pièce propose **une contextualisation historique et sociale** pour comprendre les circonstances qui ont mené à la mort de Sanda Dia. Une histoire profonde fondée sur des rapports de dominations qui ont notamment donné naissance au racisme, à la hiérarchisation des classes et au sexisme, trois thématiques abordées dans le spectacle. Il fallait *"replacer cette histoire dans une histoire coloniale belge, dans un continuum qui a amené à ce que la mort de Sanda Dia survienne et qui a amené, depuis, à ce que d'autres morts encore surviennent"*, souligne Anne-Cécile Vandalem. *"On voulait donner forme à ce que le réel n'avait pas pu prendre en charge et donc y'a que la fiction pour faire ça"*, ajoute-t-elle.

### **Une histoire passée sous silence ?**

La mort de Sanda Dia a été un véritable électrochoc en Flandres, révélant notamment un racisme ambiant banalisé dans notre société. Histoire traumatique particulièrement médiatisée sur la scène publique néerlandophone et anglophone (Flandres, Pays-Bas, États-Unis) mais **quasi absente des médias francophones**. *"Au procès, y'avait deux rangées de journalistes et y'avait que des journalistes néerlandophones, y'avait pas de francophones"*, confie Anne-Cécile Vandalem. Une différence de traitement que l'autrice et metteuse en scène ne s'explique pas complètement mais qui serait, selon elle, en partie due à une véritable volonté de taire l'événement.

*"La culture des baptêmes est un petit peu différente de la nôtre en Wallonie, en francophonie", rapporte-t-elle. "Par exemple, le Club Reuzegom dans lequel Sanda Dia a voulu rentrer, c'est vraiment un club d'élites dans lequel on rentre. Et à partir du moment donné où on rentre, ça nous ouvre vraiment des portes. C'est un club qu'on ne quitte jamais. [...] Les anciens — qui suivaient par exemple le baptême sur le groupe WhatsApp ce jour-là — ils étaient énormément*

et ce sont des personnes qui sont encore aujourd'hui dans des positions de pouvoir en Belgique", ajoute-t-elle. "Je pense que **c'est une affaire qu'on a cherché à taire le plus possible, on a cherché à ce qu'elle fasse le moins de bruit possible**".



*"La fête" de Joëlle Sambi et Anne-Cécile Vandalem au Théâtre National Wallonie-Bruxelles. ©  
Christophe Engels*



© Christophe Engels

CRITIQUES

## La Fête : L'impossible réconciliation d'une société fracturée

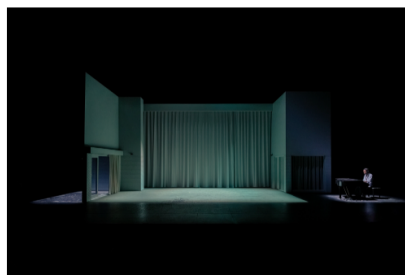
Cinq ans après *Kingdom*, Anne-Cécile Vandalem revient, avec Joëlle Sambi Nzeba, sur une affaire qui a ébranlé la Belgique. Les deux autrices imaginent le face-à-face entre les proches, racisés, d'un jeune homme tué lors d'un bizutage et ceux, blancs et nantis, de ses tortionnaires. Un huis-clos implacable et grinçant.

Olivier Frégaville-Grafian d'Amore  
23 septembre 2026

Certains soirs, le théâtre cesse d'être un divertissement et redevient une arène où regarder le réel droit dans les yeux. Avec *La Fête*, Anne-Cécile Vandalem et Joëlle Sambi Nzeba s'attaquent frontalement à la mort de Sanda Dia. En décembre 2018, cet étudiant belgo-sénégalais de Louvain succombe après un baptême – équivalent du bizutage en Belgique – d'une rare sauvagerie, organisé par Reuzegom, cercle de la jeunesse dorée flamande. Les dix-huit prévenus écopent de travaux d'intérêt général et de 400 euros d'amende, sans inscription au casier judiciaire. Le verdict provoque un vif émoi en Belgique.

### Le réel à l'épreuve du jeu

Pour ouvrir son nouveau cycle, *Des mondes hantés*, la metteuse en scène tourne le dos au fantastique de ses dernières fresques. Elle plonge dans un réel poussé jusqu'au sur-réel, au goût de sang et d'huile de poisson, la même qui, ingurgitée en quantité ce soir-là, a contribué à la mort du jeune homme. Sur un immense plateau vide, avec pour seul compagnon un piano à cour, tout commence par le recrutement. Chaque interprète s'avance, se présente sous son vrai nom, raconte un bout de sa vie et confie ses doutes devant son rôle.



© Christophe Engels

Anne-Cécile Vandalem tient sa propre partition et celle de Jeanne, vidéaste qui, avec l'accord de chacun, filme pour un documentaire cette rencontre un temps envisagée, mais qui n'eut jamais eu lieu, entre les deux familles. D'un côté se tiennent Moussa, le père de Tidjane, double fictif de Sanda, et Malik, son frère. De l'autre arrivent les Van Wezembeek, la mère, le père – implacablement déroutant **Oscar van Rompay** – et l'un des fils Olivier – **Arne de Tremerie** constamment au bord de la rupture –, initié lui aussi et partie civile contre son propre frère, ancien chef du baptême et grand absent de la soirée. La réconciliation semble perdue d'avance. Reste à savoir jusqu'où les uns encaisseront en silence et jusqu'où les autres pousseront la violence de leurs mots et d'un raisonnement qui ne doute jamais de sa légitimité.

### Un décor monté à vue



© Christophe Engels

Longtemps, le plateau reste nu. Puis le décor vient peu à peu l'habiter. Pièce après pièce, la villa des Van Wezembeek, conçue par le duo de scénographes **Ruimtevaarders** et choisie par la famille comme un cadre plus apaisé pour la rencontre, se construit sous nos yeux. Un geste qu'ils pensent conciliant, mais qui impose déjà leur terrain. Un canapé d'angle, couleur clair, prend place, puis une longue table simple mais imposante, avec ses verres alignés comme pour un dîner cérémonial. Les murs de la demeure bourgeoise descendent des cintres à leur tour, tout en laissant entrevoir une partie des coulisses. Tout reste visible, jusqu'à la fabrication même du décor.

Le dispositif tranche avec les précédents spectacles d'Anne-Cécile Vandalem, où la vidéo allait justement chercher ce que le plateau dérobaît au regard. Ici, pas de hors-champ à explorer, mais des réactions à scruter. Les caméras s'installent au beau milieu de la scène, sur leur trépied. Projetées en grand

format, les images de **Vincent Pinckaers** et **Federico D'Ambrosio** rapprochent les visages jusqu'à saisir ce que les mots ne disent pas, un regard qui fuit, une mâchoire qui se crispe, un silence qui s'éternise.

### *Sur le fil du rasoir*

Dans ce décor de maison témoin, tout chavire. Les comédiens évoluent à la lisière du réel et de la fiction. Peu à peu, la frontière se brouille. Plus ils se glissent dans la peau de leurs personnages, plus ceux-ci semblent prendre le dessus, jusqu'à contaminer leur propre parole. Origines, convictions et désaccords remontent à la surface. Les rôles deviennent presque trop lourds à porter. Bientôt, on ne sait plus très bien si c'est le personnage ou l'artiste qui parle, jusqu'à les voir s'empoigner pour de bon.

À l'image de ces jeux où la limite recule sans cesse jusqu'au dérapage, un mot, « crocodile », doit tout arrêter quand la partie déraile. Mais lorsqu'il finit par surgir, il est déjà trop tard. Comme en cette nuit de décembre 2018, le seuil a été franchi bien avant que quiconque songe ou veuille appeler les secours. Théâtre dans le théâtre, la mise en abyme superpose les strates. À force de se frotter au réel jusqu'à s'y confondre, la fiction finit par l'atteindre plus sûrement qu'un compte rendu d'audience.

Le trouble devient vertigineux. Le spectateur passe d'un raisonnement à l'autre et se cogne à ses propres contradictions. La pièce avance en funambule, toujours près de basculer dans la condescendance, le glauque ou l'absurde, mais sans jamais y céder. C'est sur cette crête qu'elle touche le plus juste. Elle gratte, creuse, interroge jusqu'aux réflexes et aux prérogatives que notre éducation a ancrés en nous.

### *Les rouages de la domination*

Chez les Van Wezembeek, la mère, qu'**Anne-Pascale Clairembourg** incarne avec intensité, porte le poids du foyer, et bien évidemment la faute originelle, tandis que les hommes travaillent et n'ont jamais le temps. Au bord des larmes, elle ne comprend pas cette haine envers ses fils, vivants certes, mais victimes eux aussi à ses yeux. Pour les sauver, elle est prête à tout. L'opprobre, le déshonneur, le déclassement obsèdent cette élite soucieuse de préserver les siens. La mort de l'autre glisse peu à peu vers l'accident dont il faudrait surtout contenir les retombées.



© Christophe Engels

Sous ce regard blanc, le père et le frère de Tidjane se retrouvent enfermés dans un rôle qu'ils n'ont pas choisi. Qu'ils se taisent ou se révoltent, chacun de leurs gestes menace de se retourner contre eux. Sur l'écran, le visage impassible de Moussa, auquel l'épatant François Ebouele prête une dignité de granit, fixe l'objectif. Ce père refuse que son fils brillant se réduise aux circonstances de sa mort. La colère monte, sourde, jusqu'à éclater lorsque le paternalisme qu'il affronte devient intolérable.

### *Une claque sans échappatoire*

Les scènes s'enchaînent et l'étau se resserre. Un humour tantôt léger, souvent noir, ménage quelques respirations, vite étouffées. **Habib Ben Tanfous**, en Malik, porte la rage jusqu'à l'insoutenable lorsqu'il accule Olivier dans ses derniers retranchements. Entre les séquences, surgit la voix de Tidjane à travers les poèmes de Joëlle Sambi Nzeba, que le piano d'Alex Tambu accompagne avec une infinie douceur.

Le coup porte d'autant plus qu'Anne-Cécile Vandalem ne se place jamais au-dessus de son sujet. Elle s'expose, doute, avance, se heurte au risque du discours de la Blanche bien-pensante et fait de cet inconfort une matière de théâtre. Autour d'elle, une troupe d'une justesse impressionnante la suit sur ce terrain miné.

Car *La Fête* ne se contente pas d'instruire le procès d'un rite de passage archaïque, de cette violence exigée pour entrer dans un monde jalousement verrouillé. Elle nous renvoie à nos accommodements, à nos lâchetés, aux privilèges que nous défendons sans même en avoir conscience. Ça frotte, dérape, cogne. Les lumières peuvent bien se rallumer, le malaise reste chevillé au corps, au cœur et à l'âme. Face au laxisme judiciaire qu'elle pointe et à l'entre-soi qu'elle met à nu, la pièce rouvre ce que le prétoire semblait avoir refermé. Elle rend à un mort la parole et la dignité, fait tomber les œillères de notre petit confort et nous oblige à garder les yeux ouverts.

La Fête d'Anne-Cécile Vandalem & Joëlle Sambi avec la contribution des interprètes et nourri des rencontres avec la famille Dia & De Vel

[Théâtre National de Wallonie-Bruxelles](#) en partenariat avec le [KVS](#)

du 22 septembre au 1er octobre 2026

durée 2h45

#### Tournée 2026

7 au 10 octobre au [Théâtre de Liège](#), Belgique

14 & 15 octobre à la [Maison de la culture de Tournai](#), Belgique

29 & 30 octobre aux [Théâtres de la Ville de Luxembourg](#)

3 au 6 novembre au [Théâtre du Nord](#), Lille

12 & 13 novembre au [NTGent](#), Belgique

19 au 29 novembre à [Nanterre-Amandiers](#), Centre dramatique national

10 - 12 décembre - [Théâtre de Namur](#), Belgique

#### Tournée 2027

18 au 20 février au [DE SINGEL](#)

24 au 27 février au [Théâtre de la Cité](#), Toulouse

3 au 5 mars à [Malraux](#), scène nationale Chambéry Savoie

16 Au 20 mars aux [Célestins](#), Théâtre de Lyon

1er & 2 juin à Ruhrfestspiele

Mise en scène d'Anne-Cécile Vandalem

Avec Habib Ben Tanfous, Anne-Pascale Clairembourg, Arne De Tremmerie, François Ebouele, Oscar Van Rompay, Anne-Cécile Vandalem, Federico D'Ambrosio, Alex Tambu

Collaboration à la dramaturgie - Eva-Maria Bertschy & François Makanga

Voix off française - Joëlle Sambi

Voix off néerlandaise - Hikmat Vanthomme

Assistanat à la mise en scène - Pauline Ringeade, Yasmine Deroui, Astrid Akay & Hikmat Vanthomme

Scénographie de Ruimtevaarders assisté de Jenske Vanhaelemeersch

Création costumes de Laurence Hermant

Maquillage et effets spéciaux de Kenza Benbouchta

Création lumière d'Amélie Gehin

Création vidéo de Vincent Pinckaers & Federico D'Ambrosio

Composition musicale d'Alex Tambu & Pierre Kissling

Création son de Antoine Bourgain

Construction des décors - Ateliers du Théâtre de Liège

Confection des costumes - Atelier costumes du Théâtre National Wallonie-Bruxelles

## « La Fête » est finie, pas le racisme systémique

C'est la pièce événement de la rentrée ! Parce qu'on ne fait pas la paix sans avoir dit la guerre, « La Fête » d'Anne-Cécile Vandalem et Joëlle Sambi rouvre les plaies de l'affaire Sanda Dia pour y scruter la justice de classe et le racisme systémique.



### CRITIQUE

CATHERINE MAKEREEL

★★★★☆

Du papier bulle. C'est l'image la plus parlante pour évoquer *La Fête* d'Anne-Cécile Vandalem et Joëlle Sambi. Comme ce papier qu'on utilise pour emballer ce qui est délicat, la pièce enveloppe un sujet ultrasensible tout en alignant plein de bulles qui explosent quand on marche dessus. Avec cette impression de crever des abcès à chaque fois qu'on éclate une de ces questions brûlantes sur la justice de classe, le racisme et la violence systémique.

Enveloppée avec soin, il y a donc, au départ, l'histoire de Sanda Dia, étudiant belgo-sénégalais mort en 2018 lors d'un baptême d'intégration dans un cercle estudiantin de la KU Leuven, nid de propos racistes et de liens avec des milieux nationalistes. Sur scène, la metteuse en scène explique avoir assisté au procès à Anvers. Durant les cinq premiers jours, les prévenus – « 18 étudiants, tous blancs et issus de la haute bourgeoisie » – et leurs avocats ont eu la parole.

« Ils ont pu construire une défense efficace : un malheureux accident causé par une bande de jeunes garçons irresponsables et immatures. » Quand, au sixième et dernier jour du procès, la famille de Sanda Dia a enfin eu la parole, c'était « trop tard », se souvient Anne-Cécile Vandalem. « Une vérité s'était imposée, laissant de côté d'autres versions plus inconfortables. » Effacés, les rapports de domination, les privilèges de classe, le racisme latent. Au terme du procès, les accusés ont reçu des peines très légères et leurs casiers judiciaires sont restés vierges.

### Les angles morts

En interrogeant ses propres biais, l'artiste a décidé de convoquer le théâtre, « non pas pour chercher une vérité, mais donner forme à tout ce que le réel n'avait pas pu contenir ». A l'écriture, elle s'est alliée à la poétesse afroféministe Joëlle Sambi, pour creuser les angles morts de cette affaire emblématique, selon elles, d'une injustice raciale et sociale structurelle. Il ne s'agit pas de refaire le procès de cette histoire mais de fouiller l'inconfort qu'elle suscite.

Dans une construction brillante, la pièce joue de cet inconfort en permanence mais sans jamais user le public. Au contraire, on reste fasciné, pendant près de trois heures, comme en apnée dans cette plongée au cœur des ténèbres, de nos propres contradictions aussi. Il s'agit avant tout de suivre les tentatives fictives d'une réalisatrice de documentaire qui organise la rencontre entre le père et le frère de Sanda Dia – qui devient ici Tidjane – et les parents de deux étudiants impliqués dans le baptême meurtrier.

François Ebouele (en gros plan) joue le père de la victime, aux côtés d'Habib Ben Tanfous (dans le rôle du frère de la victime) et d'Anne-Cécile Vandalem en réalisatrice. © CHRISTOPHE ENGELS.

A cette trame – inspirée de rencontres avec la famille de Sanda Dia et d'extraits du procès – se greffe la propre histoire des comédiens qui digressent sur leur rapport au racisme et à la blanchité, concept qui renvoie aux privilèges associés au fait d'être perçu comme blanc. Celle-ci confesse par exemple souffrir du vitiligo, maladie qui la fait littéralement devenir de plus en plus blanche. Celui-là raconte ses années de volontariat en Afrique et ce spectacle au NTGent dans lequel il a « commis » un blackface. Cet autre raconte l'humiliation raciste subie par son fils métis de 5 ans.

### Effets miroirs

Peu à peu, ces confidences provoquent des tensions dans l'équipe, qui se télescopent avec le récit principal. Ce pourrait être confus mais c'est captivant avec des effets miroirs étourdissants. La mise en scène regorge de détails croustillants, comme ce bout d'ivoire qui se détache d'une œuvre d'art et vient percuter le pied du père d'un des accusés, comme un rappel douloureux des ressources que ses ancêtres ont pillé en Afrique. Et puis, il y a ce décor, intérieur cossu volontairement écrasant où, lors d'un dîner, on assignera le père de la victime à une place bien précise autour de la table, comme on lui a assigné un rôle toute sa vie.

Impossible de décrire tous les tiroirs qu'ouvre cette pièce engagée. Elle dessine en tout cas un paysage foisonnant, et pessimiste, de notre marmite sociale. Agité par une metteuse en scène qui se heurte à sa propre inconséquence – pourquoi une femme blanche se nourrit ainsi du sang et des larmes d'une famille si ce n'est pour se donner bonne conscience ? –, ce microcosme croise des âmes meurtries, en colère, et d'autres pleines de bonnes intentions, persuadées de faire au mieux, sans voir l'iniquité qu'elles prolongent.

Si l'on aurait préféré que la pièce s'en tienne aux éléments réels – l'extrapolation nous fait hélas douter de certains faits –, on crie sans hésiter au coup de maître d'une pièce décidée à rouvrir un dossier trop tôt classé. Comme un pied de nez aux avocats des accusés qui avaient répondu, quand la juge demandait pourquoi les jeunes inculpés avaient effacé toutes les preuves sur le lieu du baptême et dans le studio de Tidjane / Sanda : « Quand la fête est finie, il faut ranger... »

Jusqu'au 1/10 au Théâtre National, Bruxelles. Du 7 au 9/10 au Théâtre de Liège. Les 14 et 15/10 à la Maison de la Culture de Tournai. Les 29 et 30/10 au Théâtre de la Ville, Luxembourg. Les 12 et 13/11 au NTGent. Du 10 au 12/12 au Théâtre de Namur. Les 19 et 20/2 au Singel, Anvers.

## Un rover belge conçu pour conquérir la Lune

La reconquête de la Lune est le nouvel horizon des agences et entreprises spatiales. SpaceApps compte envoyer un robot motorisé sur notre astre en 2029 pour en commercialiser l'usage.

BENOÎT JULY

La Lune, « c'est le nouveau Far West ! », s'exclame Fabian Suarez, le directeur financier de SpaceApps, cette entreprise belge qui se prépare à déployer sur notre satellite, début 2029, le premier rover lunaire belge, baptisé Luvmi-M. En convoquant cet imaginaire, l'homme vise bien évidemment davantage la conquête de nouveaux horizons que le souvenir du massacre des peuples autochtones. « Sur la Lune, tout est encore à découvrir, à construire : nous en revenons à l'esprit pionnier de l'exploration spatiale. »

Ce qui suscite son enthousiasme est un petit cube d'environ 60 centimètres de côtés, juché sur quatre roues crantées : le premier rover belge, donc, qui semble bien éloigné de l'ancêtre qui avait véhiculé des astronautes américains lors des missions Apollo dans les années 70. « C'est un robot motorisé qui permettra à nos clients de mener leurs propres opérations de recherche, d'exploration ou, à terme, d'exploitation », précise Richard Aked, le patron de cette entreprise qui, basée à Zaventem, affiche depuis sa création en 1987 un « chiffre d'affaires cumulé d'environ 250 millions d'euros. »

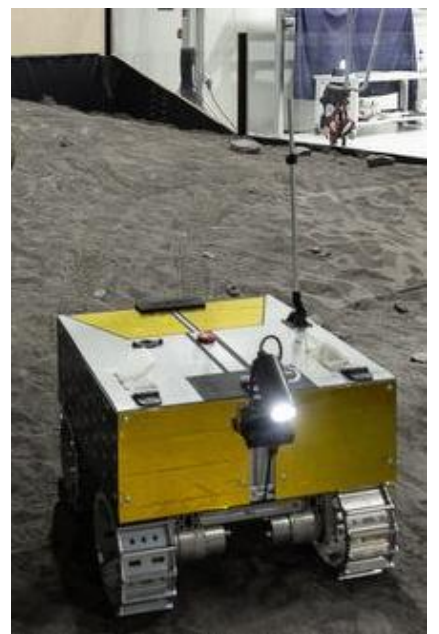
Développé sur fonds privés, le robot sera envoyé vers la Lune à bord de l'atterrisseur Blue Moon MK1 développé par Blue Origin, l'entreprise spatiale du patron d'Amazon, Jeff Bezos. Notons que l'usage du conditionnel pourrait être davantage adéquat, vu les incertitudes relatives au développement de l'atterrisseur lunaire et de la fusée New Glenn qui devra l'emporter dans l'espace.

« Le business model est le suivant : nous achetons notre ticket à Blue Origin qui transportera notre rover sur la surface lunaire, et nous commercialisons le volume et les fonctionnalités de notre robot de notre côté », poursuit le directeur financier. L'entreprise, qui fournit de nombreux services dans le domaine spatial et compte parmi ses clients les agences spatiales américaine (Nasa) et européenne (ESA), entre autres, ne manque pas de contacts potentiels, dont elle préfère cependant taire les noms pour l'instant.

### Un rover qui ne manquerait pas d'atouts

Au prix moyen d'environ un million d'euros le kilo envoyé dans l'espace, les 40 kilos du robot, dont 20 kilos de charge utile répartis dans plusieurs caissons, vaudront assurément de l'or. « La tarification n'est pas seulement liée au poids mais aussi aux services fournis », complète-t-il. « Mais tout cela n'est qu'indicatif, les négociations ne sont pas terminées. »

Aux dires de nos interlocuteurs, le rover ne manque pas d'atouts, étant configuré pour tenir quatorze jours, soit l'équivalent d'une journée lunaire, et pour parcourir de l'ordre de cinq kilomètres autour d'une trentaine de sites, dans des conditions extrêmes. « Le sol lunaire est particulièrement hostile, le régolithe étant très abrasif », commente Jeremi Gancet, systems development manager. « Le rover, qui sera piloté depuis Zaventem, permettra de réaliser des expériences sur une durée inédite dans un tel contexte. » La nuit lunaire venue, le tout sera abandonné sur place,



D'ici une dizaine d'années, si tout va bien, la Lune accueillera le premier rover belge. © BELGA.

le froid extrême devant vraisemblablement avoir raison de l'électronique embarquée.

Les prémices d'une exploitation lunaire dont des entreprises privées comme Blue Origin ou encore SpaceX attendent monts et merveilles ? En voyant la petite machine avancer prudemment dans son ancre de Zaventem, où ses futures conditions d'exploration ont été reconstituées, on éprouve quelques difficultés à se projeter vers un avenir qui verrait notre satellite accueillir des astronautes sur une base permanente, servir de base de lancement pour des missions vers Mars, voire servir de mine à ciel ouvert pour divers matériaux qui seraient envoyés sur la Terre.

« C'est ce qui est passionnant », corrige le directeur financier. « Là, on se projette dans un futur à 10 ans, dont nous serons les pionniers en acceptant d'en assumer les risques, car ils sont évidemment présents. Mais regardez ce qui se passe aujourd'hui en orbite autour de la Terre : la plupart des applications sont privées désormais, et cela continue de s'accélérer. » Présent à Zaventem, un représentant de Blue Origin, qui refuse d'être cité nommément, assure que cette présentation du rover belge est un moment très important. Un propos contraire d'un partenaire en affaires aurait été, probablement, étonnant.

## ABONNÉS



LE SOIR  
**Les Décideurs**  
LES RENCONTRES DU SOIRECO



Autour d'une personnalité politique de premier plan, « Le Soir » réunit des acteurs issus d'horizons différents pour croiser les points de vue et créer le débat. Réservez vos places sur notre site et notre application.

## « La Fête », la juste claque d'Anne-Cécile Vandalem



Photo Christophe Engels

Cinq ans après avoir refermé son précédent cycle, la dramaturge et metteuse en scène Anne-Cécile Vandalem revient en force au Théâtre National Wallonie-Bruxelles, avant d'atterrir au théâtre Nanterre-Amandiers. Accompagnée par la plume puissante et magnétique de Joëlle Sambi Nzeba, elle s'inspire d'un fait divers belge pour transpercer toutes les couches de la représentation théâtrale et révéler la mécanique raciste qui hante les esprits. Impressionnant de finesse et d'intelligence, de part en part.

Il aura donc fallu traverser les Ardennes, franchir la frontière et débarquer à Bruxelles pour recevoir le premier uppercut de cette rentrée théâtrale. Peignoir rouge de boxeuse sur le dos pour symboliser le combat qui s'annonce, Anne-Cécile Vandalem nous en donne un avant-goût, d'entrée de jeu, en deux temps. D'abord, en mobilisant les mots de sa coautrice, Joëlle Sambi Nzeba, qui ouvre aussi mystérieusement que magnifiquement le bal, et scandera sublimement avec sa plume poétique et enflammée, politique et d'une justesse folle – telle que nous avons pu la découvrir dans *Maison Chaos* – l'ensemble de cette *Fête* ; ensuite, en se présentant seule, au milieu du plateau, telle qu'en elle-même. « Bonjour. Je suis Anne-Cécile Vandalem. Je suis co-autrice et metteuse en scène de ce projet. Je vais jouer le rôle d'Anne-Cécile, qui dirige l'expérience fictionnelle à laquelle vous allez assister ce soir, et de Jeanne, qui est journaliste et réalisatrice, et qui documente toute l'histoire. » Pour qui connaîtrait le travail passé de l'artiste belge, la démarche a de quoi surprendre, tant elle frappe là où on ne l'attend pas, mettant immédiatement en branle un métathéâtre qui tranche définitivement avec les quatre opus de son précédent cycle où, au long de *Tristesses* (2016), *Arctique* (2018), *Die Anderen* (2019) et *Kingdom* (2021), elle avait plutôt misé sur une logique puissamment immersive, abolissant presque totalement les frontières entre théâtre et cinéma. Cinq ans plus tard, Anne-Cécile Vandalem ne se paye donc pas de mots en précisant qu'elle ouvre une nouvelle séquence de son travail, une « nouvelle trilogie » baptisée *Des maisons hantées*, qui rebat les cartes de sa propre façon de faire théâtre et agira sans doute au-delà de sa seule trajectoire, tant ce premier opus apparaît, à bien des égards, aussi déstabilisant que fondamental.

« L'histoire » en question est celle de Sanda Dia, un jeune homme de 20 ans, étudiant à l'Université catholique de Louvain qui, en 2018, est mort à la suite d'un ignoble et mortifère « baptême » – assimilable à un bizutage – où ses bourreaux, après lui avoir fait ingérer une belle quantité d'alcool et l'avoir empêché de dessouler, l'ont obligé, entre autres supplices, à rester plusieurs heures dans un trou rempli d'eau glacée et à ingurgiter, alors qu'il était quasiment inconscient, quelques litres d'huile de poisson. Résultat, quand ses tortionnaires se résolvent, près de deux heures plus tard, à appeler les secours pour qu'il soit enfin admis à l'hôpital, Sanda Dia est en hypothermie très sévère et affiche un énorme taux de sel dans le sang – généré par l'huile de poisson – qui a provoqué l'œdème cérébral ayant causé son décès. En 2023, quand Anne-Cécile Vandalem assiste au procès en appel des 18 accusés, elle est aussi effarée par le déroulé de l'audience, où, pendant cinq jours sur six, la défense aura, en monopolisant la parole, eu tout le loisir de construire une stratégie qu'elle juge aujourd'hui « efficace », que par les peines prononcées à l'encontre de ceux qui furent reconnus coupables : de maigres heures de travaux d'intérêt général, des amendes ne dépassant pas les 400 euros et aucune inscription sur le casier judiciaire. Histoire de préserver, semble-t-il, le bel avenir promis à cette proto-élite. La jeune victime, l'artiste belge le renomme dans son spectacle Tidjane Pokou. Elle ne raconte pas sa fin scandaleuse et tragique, mais se focalise sur un après entièrement fictionnel, où son père Moussa et son frère Malik rencontreraient, sous l'œil attentif d'une documentariste et de ses caméras, la famille Van Wezembeek composée du père, Lucien, de la mère, Sophie, et du fils, Olivier, aussi « baptisé » le soir du drame, mais en ayant, lui, échappé.

Ce projet, Anne-Cécile Vandalem / Julie ne le porte pas seule. Elle est bientôt rejointe par Habib Ben Tanfous / Malik, Anne-Pascale Clairembourg / Sophie, Arne De Tremerie / Olivier, François Ebouele / Moussa et Oscar Van Rompay / Lucien. À l'image de la metteuse en scène qui, d'erechef, pointe, par l'intermédiaire d'une lettre que lui a adressé l'une de ses amies artistes, le risque inhérent à ce spectacle – « Il s'agit d'un cas flagrant d'injustice raciale et sociale structurelle en Belgique, lui écrit-elle. De manière générale, je pense qu'il est contraire à l'éthique pour un artiste blanc de s'inspirer de cette affaire pour créer une œuvre » – pour mieux le désamorcer, chacune et chacun expose les motivations de son engagement. Tandis qu'Arne (De Tremerie) expose le souvenir de son propre baptême où il a osé dire « non » à ses propres bourreaux et rentrer chez lui, Habib (Ben Tanfous), une fois ses soupçons levés, invoque la position au tribunal du frère de la victime et François (Ebouele) le racisme dont il est victime au quotidien et une expérience humiliante vécue, enfant, par son fils métis. De leur côté, Anne-Pascale (Clairembourg) et Oscar (Van Rompay) mettent respectivement en avant une volonté de « défendre » une femme qu'elle définit comme « très loin » d'elle tout en reconnaissant des « points communs », à commencer par le fait d'être blanche, et une expérience artistique à oublier, un spectacle, *Africa*, avec lequel, pendant cinq ans, entre 2012 et 2017, le comédien a fait le tour de l'Europe, en racontant, affublé d'une blackface, ses expériences de fermier au Kenya. Ce qui ne pourrait être que des *disclaimer* nécessaires ou des confessions sans autre objectif qu'elles-mêmes, Anne-Cécile Vandalem va progressivement le transformer en levier dramaturgique ravageur. Et c'est là, et bien là, son incroyable tour de force.

Car, bientôt, dans un geste qui semble prolonger et quelque part dépasser le *reenactement* dont Milo Rau, tout particulièrement avec *La Reprise* (2018), s'était, un temps, fait le spécialiste, l'autrice et metteuse en scène belge, épaulée par sa coautrice Joëlle Sambi Nzeba et ses deux collaborateurs à la dramaturgie, Eva-Maria Bertschy et François Makanga, va brouiller toutes les frontières, sans jamais chercher, contrairement à d'autres artistes, à réparer. En même temps qu'elle mêle « *indissociablement le réel et l'inventé* » – notamment en s'appuyant sur ces « *conversations authentiques* » et « *l'expérience de familles bien réelles* » dont « *les personnages tirent leur origine* », selon un carton projeté en fond de scène –, elle transperce progressivement toutes les couches qui composent la représentation théâtrale. Tandis qu'Arne De Tremerie avait subrepticement précisé en préambule que les comédiennes et les comédiens en jeu n'avaient pas de texte, « *l'expérience fictionnelle* » qui se joue lors de cette rencontre parentale ne tarde pas à déborder du cadre premier, et les actrices et acteurs viennent, à leur corps de plus en plus défendant, nourrir leurs personnages avec qui ils sont. **C'est alors que, au-delà de la violence raciste et classiste systémique à l'oeuvre en Belgique, et, à l'avenant, dans toutes nos sociétés occidentales, tout particulièrement lorsqu'il s'agit d'anciennes puissances coloniales**, perceptible avec le déroulé du « baptême » – qui, en la mettant à mort, refuse l'entrée d'une personne noire au sein de l'élite – et le seul jugement rendu dans l'affaire Sanda Dia, ce sont bel et bien ses ramifications dans les têtes des citoyennes et citoyens qu'Anne-Cécile Vandalem met au jour.

Constamment sur un fil, retombant toujours du bon côté de la barrière grâce à une dramaturgie composée avec une main à ce point tremblante que, de l'intensité du doute, naît une immense intelligence, l'implacable processus imaginé par l'artiste belge esquivé toutes les chausse-trappes – notamment le sensationnalisme et l'appropriation – pour frapper les consciences et faire non pas simplement comprendre, mais puissamment ressentir, en les interrogeant, les biais racistes inhérents à la blanchité. Dès lors, loin d'être caricaturaux, les attitudes – imposer leur chez eux, choisir les places, dicter le rythme – et les discours tenus par Anne-Pascale / Sophie et par Oscar / Lucien résonnent de manière honteusement familière face à la dignité et à la fermeté affichées par Habib / Malik et François / Moussa qui veulent juste obtenir des réponses et ne plus être foulés au pied. Ils sont de ceux lus, entendus et parfois même pensés – au moins à une époque –, résultat d'une éducation et d'un certain modèle à l'occidental qui, au-delà de son racisme intrinsèque, s'est avéré, et s'avère sans doute toujours, aveugle quant à la négation des identités qu'il encourage. Se le voir signifier en même temps que les personnages / comédiens se noient provoque la chair de poule, et parfois même la nausée, miroir de ces spasmes qui se mettent à étreindre Anne-Pascale ou de cette douleur au pied qui obsède Oscar. **La réussite de cette composition magistrale, augmentée par la partition musicale ô combien subtile d'Alex Tambu et Pierre Kissling qui subvertissent les sonorités du piano, Anne-Cécile Vandalem la doit, au-delà de sa coautrice et de ses deux collaborateurs à la dramaturgie, autant à son usage toujours aussi fin et précis de la vidéo qu'à ses comédiennes et comédiens** au sommet d'un art dont ils repoussent les limites. Ensemble, en même temps qu'une claque politique et artistique, ils font également la preuve, par la bande, qu'un tel projet a besoin de temps et d'une équipe plurielle, et donc nombreuse, pour arriver à ce niveau de finesse et d'exigence intellectuelles, toutes deux alimentées par une maturation profonde. Dans le contexte actuel, une telle démonstration s'avère on ne peut plus salutaire.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

La Fête  
Mise en scène et écriture Anne-Cécile Vandalem  
Coécriture Joëlle Sambi Nzeba  
Collaboration à la dramaturgie Eva-Maria Bertschy, François Makanga  
Avec Habib Ben Tanfous, Anne-Pascale Clairembourg, Arne De Tremerie, François Ebouele, Oscar Van Rompay, Anne-Cécile Vandalem, Federico D'Ambrosio, Alex Tambu  
Assistanat mise en scène Eva-Maria Bertschy, François Makanga, Pauline Ringede, Yasmine Deroui, Astrid Akay, Hikmat Vanthomme  
Scénographie Ruimtevaarders  
Assistanat scénographie et accessoires Jenske Vanhaelemeersch  
Direction technique Yorrick Detroy, Damien Arrii  
Création costumes Laurence Hermant  
Création maquillage et effets spéciaux Kenza Benbouchta  
Création lumière Amélie Gehin  
Création vidéo Vincent Pinckaers, Federico D'Ambrosio  
Composition musicale Alex Tambu, Pierre Kissling  
Création son Antoine Bourgal  
Construction des décors Ateliers du Théâtre de Liège  
Confection des costumes Ateliers couture du Théâtre National Wallonie-Bruxelles  
  
Production Das Fräulein (Kompanie)  
Coproduction Théâtre National Wallonie-Bruxelles ; Théâtre de Liège ; Nanterre-Amandiers – Centre dramatique national ; Les Théâtres de la Ville de Luxembourg ; Théâtre de la Cité à Toulouse ; Théâtre de Namur ; Rührfestspiele ; Maison de la Culture de Tournai ; Théâtre des Célestins à Lyon ; Malraux scène nationale Chambéry Savoie ; Maison de la Culture de Bourges – Scène nationale ; La Coop asbl & Shelter Pro  
Soutiens Taxshelter.be ; ING ; tax-shelter du gouvernement fédéral belge ; Fédération Wallonie-Bruxelles – Service théâtre  
  
Joëlle Sambi Nzeba est représentée par L'ARCHE – agence théâtrale.  
  
Durée : 2h45  
  
Théâtre National Wallonie-Bruxelles (Belgique)  
du 22 septembre au 1er octobre 2026  
  
Théâtre de Liège (Belgique)  
du 7 au 10 octobre  
  
Maison de la Culture de Tournai (Belgique)  
les 14 et 15 octobre  
  
Grand Théâtre de la Ville de Luxembourg  
les 29 et 30 octobre  
  
Théâtre du Nord, CDN Lille-Tourcoing-Hauts de France  
du 3 au 6 novembre  
  
NTGent (Belgique)  
les 13 et 13 novembre  
  
Nanterre-Amandiers, CDN  
du 19 au 29 novembre  
  
Théâtre de Namur (Belgique)  
du 10 au 12 décembre  
  
De Singel, Anvers (Belgique)  
du 18 au 20 février 2027  
  
Théâtre de la Cité, CDN Toulouse-Occitanie  
du 24 au 27 février  
  
Malraux, Scène nationale Chambéry-Saoie  
du 3 au 5 mars  
  
Les Célestins, Théâtre de Lyon  
du 16 au 20 mars  
  
Rührfestspiele Recklinghausen (Allemagne)  
les 1er et 2 juin

**pzazz**



## **La fête**

ANNE-CÉCILE  
VAN DALEM & JOËLLE  
SAMBI /THÉÂTRE  
NATIONAL WALLONIE-  
BRUXELLES & KVS  
BRUSSEL

Opgeruimd, staat  
niet zo netjes



**Johan Thielemans**

Gezien op 19 september 2026

Théâtre National, Brussel

De theatermaker Anne-Cécile Vandalem was sterk aangedaan door de dood van Sanda Dia, de student die bij een doop het leven liet. Ze volgde het proces in de rechtbank en wilde over de zaak een voorstelling maken. Het ging haar niet om de sensationele details, maar om de dieperliggende motieven die de zaak aan het licht brachten. Ze wilde bij de feiten blijven, en enceneert daartoe in 'La Fête' een fictieve samenkomst van de familie van het slachtoffer en de familie van de dader. Het levert haar zo de nodige afstand op om conflicten op een theatrale manier te behandelen.

#### **26 SEPTEMBER 2026**

'La Fête' handelt over schuld, verantwoordelijkheid, racisme en klassenstrijd. Geen aanklacht is het, wel een zoektocht naar wederzijds begrip. Het resultaat levert een voorstelling op die doordeesemd is met wantrouwen. Vinden de protagonisten elkaar, of blijft er een afgrond bestaan? Vandalem stelt basisvragen over racisme, over vergeving, zo scherp dat de toeschouwer ongemakkelijk de zaal verlaat. Even belangrijk als het standpunt van Vandalem is de vraag wat het uiteindelijke standpunt van elke toeschouwer is.

### **We horen het verhaal over Sanda Dia en de fatale doop.**

De voorstelling begint met een leeg plateau. Na een muzikale introductie aan de piano (Alex Tambu), stappen de spelers één voor één de scène op. Ze stellen zichzelf voor – met biografisch materiaal, zoals dat ook bij Milo Rau gebeurt. Maar Vandalem zal dat later op een heel eigen wijze in de voorstelling verweven. De spelers hebben een beetje verrassend een rode mantel aan zoals bokkers die dragen. Ze gaan op de grond liggen, in de houding van de vernedering. Het is een soort rituele opening van de voorstelling.

Dan komen er een paar rekwisieten op het toneel, en wordt de achterwand ingenomen door een groot scherm. Twee cameramensen zetten zich klaar om een interview op te nemen dat deel van een documentaire moet worden. Twee mensen aan tafel worden ondervraagd. De vragen worden gesteld door Anne-Cécile Vandalem zelf.

We horen het verhaal over Sanda Dia en de fatale doop, die zich in Vorselaar afspeelde. De namen van de echte personen heeft Vandalem veranderd. De familie van één van de daders krijgt de naam Van Wezenbeek. De familie van het slachtoffer heet in de voorstelling De Vresse. Sanda Dia, de student die in 2018 de dood vond tijdens een doopritueel, krijgt de naam Tidjane. Deze ingreep laat de schrijfsters Anne-Cécile Vandalem en Joëlle Sambi toe een afstand tot de feiten te creëren.

#### **Tussen feit en fictie**

De hele voorstelling zal op die fascinerende dubbelheid rusten. Feiten zullen naast fictie staan, maar ook de spelers blijven dubbel, want ze zijn én vertolkers

én zichzelf. Het wordt een fascinerend onderdeel van de tekst. Veel draait om de vraag: wie is aan het woord? Waar is de meeste waarheid te horen?

Tijdens het interview worden feiten over de tragische doop verteld. Een belangrijke beslissing ligt in de handen van de familie De Vresse. Willen ze aan de film van Anne-Cécile meewerken? Hun antwoord is positief, want ze hebben na het proces nog een aantal vragen die ze aan de familie Van Wesenbeek willen stellen. Ze zijn er onder andere van overtuigd dat hun zoon slachtoffer van racisme was binnen een groep van geprivilegieerde blanke jongeren uit Antwerpen. Ze willen ook de bekentenis afdwingen dat het bij Tadjane om een moord en niet om een ongeluk ging.

## **Na een feest, ruim je toch ook alles op, hoor je de vader zeggen.**

De confrontatie (die dus in het echte leven nooit heeft plaatsgevonden) vormt de hoofdmoot van de voorstelling. Vader Moussa De Vresse (François Ebouele) zit vol opgekropte boosheid. Al wil hij waardig overkomen, hij kan niet beletten dat hij enkele keren in woede ontsteekt. Dat er racistische motieven bij de medestudenten hebben gespeeld, staat voor hem als een paal boven water. Maar ook het gerechtelijk apparaat getuigt van racistische vooroordelen: na de moord op zijn zoon hebben de Vlaamse families de kans gekregen om alles uit te wissen. De sporen zijn volledig verdwenen (Na een feest, ruim je toch ook alles op, hoor je de vader zeggen). Een reconstructie vond het gerecht niet nodig. Dat zit de familie hoog. Dat de pijn in de familie nog diep zit, bewijst de afwezigheid van de moeder op deze samenkomst.

De vader wordt vergezeld door zijn zoon Malik (Habib Ben Tanfous). Hij is strijdbaar en wil de familie Van Wesenbeek op hun verantwoordelijkheid wijzen. Hij zal uiteindelijk de spanningen tussen beide families tot het uiterste drijven.

De cameravoering is bijzonder precies. Op het grote scherm zien we voornamelijk gezichten die reageren op wat er gezegd wordt. Zo heeft François Ebouele als Moussa weinig tekst, maar zijn blik in de camera straalt een innerlijke strijd uit tussen woede, afschuw en wantrouwen. Hij heeft een ongelooflijke aanwezigheid zoals hij - met het hoofd wat schuin - naar het gebeuren rond zich kijkt. Zijn zoon Malik kijkt eerder met agressie toe – en dat lees je ook hoofdzakelijk in zijn blik.

Tegenover hen staat vader Lucien Van Wesenbeek (Oscar Van Rompay), één en al zelfgenoegzaamheid. Hij heeft als ondernemer een bedrijf in Afrika, wat moet bewijzen dat er van racisme bij hem geen sprake is. Hij is rad van tong zowel in het Nederlands als in het Frans, en een en al charme. Maar de schrijfsters Vandalem en Sambi laten deze patriarch (zo noemt hij zichzelf) zijn macht verliezen, op het ogenblik dat hij zijn voet bezeerd en al mankend over het toneel stapt.

Op zeker ogenblik wordt de dialoog erg persoonlijk. Nu is Malik niet aan het woord, maar de acteur Habib Ben Tanfous. Hij brengt een feit uit de biografie van medeacteur Van Rompay ter sprake. Hij heeft het over de controverse rond de *blackface* in Van Rompays solo 'Afrika'. Hier staat dan plots niet het personage ter discussie, maar wel de persoon. Het gaat dan niet over de vraag of vader Van Wesenbeek racistisch is, maar wel wat de houding is bij de mensen op het toneel. De wereld doet brutaal zijn intrede.

## **Het wantrouwen en het ongemak waarmee elk personage af te rekenen heeft, zorgt voor een sfeer van ingehouden spanning.**

De moeder Sophie (Anne Pascale Clairembourg) is een overtuigde burgervrouw, die haar zoon verdedigt. Ze blijft halsstarrig bij de thesis van het ongeluk. De gesprekken brengen haar helemaal uit haar evenwicht (ze moet overvloedig braken – wat misschien niet de beste theatrale keuze is).

Blijft over: zoon Van Wesenbeek (Arne de Tremerie). Hij is de echte tragische figuur. Hij stond ook in een put tijdens de doop, maar was zo slim om vals te spelen. Daarom heeft hij het atavistisch ritueel (met visjes en visolie) overleefd. Maar hij kijkt stilzwijgend toe – met een gefolterde blik (die we ook op het scherm in close-up zien). We horen dat hij later zelfmoord heeft willen plegen. De camera toont ons een jonge man met de allure van een gepijnigd personage uit de wereld van Dostojewski.

Ook filmmaakster Anne-Cécile Vandalem zelf komt in opspraak. Zijn de motieven om over de zaak een film te maken wel zuiver op de graat? Het wantrouwen en het ongemak waarmee elk personage af te rekenen heeft, zorgt voor een sfeer van ingehouden spanning. Van een constructieve dialoog komt er weinig in huis. Is er een oplossing?

### **Geen antwoorden, wel vaststellingen**

Dat voert ons naar de laatste scène. Zoon Habib komt in actie en onderwerpt vader en zoon Van Wezenbeek aan een re-enactment van de fatale scène met objecten uit de kamer. Het levert een theatraal sterk, zelfs schokkend moment op. De twee blanke mannen moeten het studentenlied 'Io Vivat' zingen, beveelt Habib. Dat heeft een onverwacht psychologisch effect. Beide mannen (oud en jong) worden door een agressieve roes bevangen – ze zingen steeds wilder, en de camera toont twee gezichten vol haat. Het sociale experiment is volledig mislukt. We eindigen bij twee groepen die niet bij elkaar kunnen komen. Er is geen vergeving, geen verzoening, geen dialoog. Het wantrouwen over de positieve gevoelens blijkt gerechtvaardigd. Het is een wrang laatste akkoord, vol pessimisme.

En Tidjane zelf? Die is heel de tijd aanwezig – als een stem uit het dodenrijk. De tekst wordt door schrijfster Joëlle Sambi voice-off gezegd. Het is een soort Grieks koor dat op elk moment commentaar geeft. De zin 'Ik ben hier' komt vaak terug. Het voegt nog een poëtische laag aan het gebeuren toe. Deze voorstelling reikt geen oplossing aan, maar wil alleen een constatering zijn.

## **De voorstelling is virtuoos in vorm en intelligent in inhoud.**

Als toeschouwer verlaat je met vele vragen de zaal. Bij Vandalem moet je goed opletten, want handelingen kunnen steeds herhaald worden. De laatste actie is daarvoor tekenend. In het stuk maakt men zich terecht druk over het gedrag van de Vlaamse ouders, die na het drama alles hebben opgeruimd om hun studenten te beschermen. Maar nu in de voorstelling stopt de actie. Iedereen (spelers en toneelmeesters) begint alles op te ruimen. We blijven met een propere, lege ruimte over. Het verhaal, het drama is verdwenen. Het is theater dat zich vastbijt in de werkelijkheid.

De voorstelling is virtuoos in vorm en intelligent in inhoud. Het gebruik van de camera is uiterst functioneel. De tekst, waarbij voortdurend van standpunt wordt gewisseld, dwingt bewondering af. Dit is documentair theater van de beste soort. Het acteren is van een hoog niveau. In de rolverdeling bevinden zich twee Vlaamse acteurs – Arne De Tremmerie en Oscar van Rompay. Hun beheersing van het Frans is voorbeeldig. Maar Vandalem heeft ook passages in het Nederlands voorzien. Dat zorgt voor een ontegensprekelijke Belgische toets.

‘La Fête’ is een feest van ongemak dat belangrijke sociale thema’s aansnijdt. Anne-Cécile Vandalem, en met haar Joëlle Sambi, hebben een pijnlijk verhaal uit de recente geschiedenis omgewerkt tot een bredere reflectie over racisme, standenverschil, waarheid, eerlijkheid en hypocrisie. Het gaat over meer dan België of Vlaanderen. Dit wrange feest is één van de theatrale gebeurtenissen van het jaar.



**Le Suricate**  
Scènes

[La fête, ce que le procès n'a pas dit • Le Suricate](#)

[Accueil](#) › [Scènes](#) › [Théâtre](#)

THÉÂTRE

# La fête, ce que le procès n'a pas dit



Par **Catherine Sokolowski** 27/09/2026



© Christophe Engels

5



**De et mise en scène** Anne-Cécile Vandalem et Joëlle Sambé

**Mise en scène** Anne-Cécile Vandalem

**Avec** Habib Ben Tanfous, Anne-Pascale Clairembourg, Arne De Tremerie, François Ebouele, Oscar Van Rompay, Anne-Cécile Vandalem, Federico D'Ambrosio, Alex Tambu

**Du 22 septembre au 1er octobre 2026**

**Au Théâtre National**

**Sanda Dia, Belgo-Sénégalais, était un jeune homme prometteur, joyeux et ambitieux, inscrit en troisième année d'ingénieur à la KU Leuven. Alors qu'il participait au baptême organisé par le cercle Reuzegom, il est mort d'un œdème cérébral provoqué par une intoxication aiguë au sel en décembre 2018. Le procès qui a suivi n'a pas permis de répondre aux questions qu'il était légitime de se poser et s'est soldé, le 26 mai 2023, par un verdict particulièrement clément pour les accusés (400 euros d'amende et des travaux d'intérêt général). Anne-Cécile Vandalem décide alors de mettre en scène *La Fête*, une rencontre fictive entre les deux parties, afin d'apporter des réponses aux questions de la famille de la victime et d'apaiser les tensions. Du théâtre éminemment politique, qui s'interroge, d'abord et avant tout, sur le racisme profondément enraciné dans la société, mais aussi sur les différences de classe. Un spectacle dur et confrontant qui atteint magistralement son but.**

Dans la première partie du spectacle, chaque acteur se présente et décrit le rôle qu'il est en passe d'assumer dans la pièce. Les discours sont assez personnels. On y retrouve par exemple Oscar Van Rompay, qui incarnera Lucien Van Wezembeek, père de deux jeunes impliqués dans l'affaire et ancien président de leur cercle étudiant. L'acteur assume pleinement avoir joué *Africa*, un spectacle dans lequel il apparaissait peint en noir. Il rappelle qu'il a lui-même pris la décision de l'arrêter et insiste sur le fait que ses intentions étaient louables : exposer les préjugés racistes. Il y a aussi le discours d'Anne-Pascale Clairembourg, qui s'apprête à incarner un rôle qu'elle n'a pas envie d'interpréter, à savoir Sophie Van Wezembeek, femme de Lucien, et qui fait part de ses réticences au public. La victime portera le nom de Tidjane.

La rencontre a lieu dans une villa chic de la côte, résidence secondaire de la famille Van Wezembeek, notables flamands. La scénographie (Ruimtevaarders) est splendide. La rencontre est filmée et les images sont projetées sur scène, ajoutant une dimension particulière à cette confrontation. Moussa Pokou (François Ebouele), le père de la victime, et Malik Devrese (Habib Ben Tanfous), son frère, espèrent recevoir les réponses tant attendues. L'un des fils Van Wezembeek (Arne De Tremerie) est également présent, partagé entre culpabilité et devoirs familiaux.

Le contraste entre ce lieu somptueux et l'enjeu de la rencontre est choquant. Dès que la tension monte, les comédiens dépassent le cadre de leur rôle et débattent en nom propre. Jeanne Dupuis, organisatrice de la rencontre, interprétée par Anne-Cécile Vandalem, est alors obligée d'intervenir pour rétablir un minimum de calme.

Dans la dernière partie de la pièce, la violence, jusque-là plus ou moins contenue, finit par exploser, laissant tout un chacun complètement abasourdi.

Imaginer une suite à un fait divers aussi tragique est remarquable. Si les noms des personnages ont été modifiés, l'histoire s'inspire ouvertement de faits réels et met en lumière un événement dramatique que beaucoup souhaiteraient oublier. Le père et le frère de Sanda Dia ont été impliqués dans le projet, qui s'est étalé sur plus de trois ans, porté par une trentaine de personnes.

Il faut saluer le courage d'Anne-Cécile Vandalem, Wallonne, francophone et blanche, qui a pris la décision de mettre en scène un spectacle engagé, qui interroge un certain establishment flamand, ses privilèges et les préjugés racistes qui peuvent y être à l'œuvre. Que ce soit du côté des accusés ou des plaignants, quelle est sa légitimité à s'attaquer à ce problème ? Ayant suivi le procès, l'idée que le théâtre pouvait « prendre en charge ce que le procès avait délaissé » s'est alors imposée à elle. Malgré l'avis très négatif d'une amie artiste néerlandophone qui l'enjoint d'arrêter, elle décide de continuer. Elle contacte alors Joëlle Sambu, artiste belgo-congolaise pluridisciplinaire, pour lui proposer de travailler avec elle et d'écrire les monologues post-mortem de Tidiane, qui, accompagnés de piano, ajoutent une composante poétique.

*La Fête* est une œuvre puissante de docu-fiction, qui rappelle à chacun que le racisme est loin d'avoir disparu et qu'il faut continuer à le combattre sous toutes ses formes. Elle questionne également les privilèges dont bénéficient certaines classes sociales et l'impunité qui peut en découler. Une œuvre forte, qui interpelle et qui mérite assurément d'être découverte.

## CULTURE/

La pièce est, durant trois heures, en tension permanente.  
PHOTO CHRISTOPHE ENGELS

## Vandalem et Sambi tiennent «Fête»

**A partir de la mort d'un étudiant noir lors d'un bizutage en Belgique, les metteuses en scène interrogent avec acuité le racisme et ceux qui le perpètrent.**

En 2018, Sanda Dia, un jeune élève ingénieur noir, meurt en Belgique au cours d'un bizutage. Travaux d'intérêt général, aucune mention au casier judiciaire, 400 euros d'amende : les peines ridicules prononcées contre les organisateurs de ces épreuves aux allures de torture choquent. Des manifestations s'organisent, dénonçant une «justice de classe» et le caractère raciste de cet homicide. Et puis : rien. Circulez, il n'y a rien à voir. La nouvelle création d'Anne-Cécile Vandalem part de là. Comment elle, qui a suivi l'affaire au tribunal, a-t-elle pu si facilement adhérer au récit, construit par la défense, d'un «malheureux accident

causé par une bande de garçons irresponsables et immatures» ? Dans la scène d'exposition, elle le raconte face public. Un premier pas dans l'inconfort, elle en plante un deuxième. On l'a prévenue, et elle prévient à son tour : en s'inspirant de ce fait réel pour réaliser une œuvre, une artiste blanche ne peut qu'en reproduire la violence.

Co-écrite avec Joëlle Sambi, poétesse et militante lesbienne afroféministe, *la Fête* n'élude pas ce noeud. La pièce prend le parti, magistral, de se construire autour. Ici, la violence raciste sera donc assumée et reproduite, premier degré. Pour ce faire, les autrices imaginent un dispositif traquenard. Parce que «c'est ça, la violence. Pas les coups. Le piège». Les acteurs, époustouffants, tiennent un double rôle. Ils jouent les membres de la famille de la victime et de celle des coupables, acceptant de se rencontrer autour d'un dîner pour les besoins d'un documentaire. Ils se jouent aussi eux-mêmes. La distinction

entre les personnages et ceux qui les représentent explose en vol. Le racisme envahit les fausses coulisses. La réconciliation rêvée par le film fictionnel tourné en direct se métamorphose en reconstitution de scène de crime. Il se passe un truc extraordinaire quand l'art cesse de se raconter des cracks sur ses effets et sa prétendue exceptionnalité (il échapperait, comme par magie, aux logiques de domination, par exemple) : sa puissance peut en être décuplée. Si le terme «racisme systémique» n'est jamais prononcé, on l'aura

rarement vu prendre forme esthétique avec une telle acuité politique. Pendant près de trois heures, suspendues dans une tension permanente, le plateau devient l'espace, divisé, de l'héritage impérialiste : invisible pour ceux qui bénéficient de ses privilèges, omniprésent pour ceux qui en subissent les assauts quotidiens.

Comment ce meurtre pourrait-il être raciste, si ce n'est même pas un meurtre, se demandent les protagonistes blancs ? La mort peut bien se passer d'intention de la donner, quand toute la structure sociale y

conduit, répondent les protagonistes racisés. Les uns dévoilent le système, les autres répondent, imperceptiblement innocents et ignorants, sur le terrain de la morale et des relations interpersonnelles. Leurs manières policées cohabitent pourtant très bien avec les manifestations de haine ordinaire qu'ils sèment comme des bombes à retournement. A mesure que le racisme se montre pour ce qu'il a toujours été, «une affaire de blanc», les corps qui en sont habités deviennent de plus en plus malades. Le théâtre ne peut pas tout, mais il peut ça : montrer. Face aux refus de voir, cela n'est pas rien. Il peut aussi laisser les morts parler en leur nom. La voix du double fictionnel de Sanda Dia, accompagnée au piano, encadre la pièce et la hante. Il n'y aura ni réconciliation ni réparation. Mais le disparu, réduit ni à son assassinat, ni au silence, ni à l'oubli, sera rendu à sa dignité. Cela ouvre-t-il une voie pour assumer la violence, sans la perpétuer ?

**AINHOA JEAN-CALMETTES**

**LA FÊTE** D'ANNE-CÉCILE VANDALEM et JOËLLE SAMBI au Théâtre national de Bruxelles jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre ; au Théâtre du Nord (59) du 3 au 6 novembre ; au Théâtre Nanterre-Amandiers (92) du 19 au 29 novembre...

## «rien n'est su» cherche la porte de survie après le trauma

En adaptant le texte éponyme de Sabine Garrigues, dont la fille a été assassinée au Bataclan, Audrey Bonnet verse dans un lyrisme trop appuyé avant de retrouver sa force dans le récit brut du réel.

Un vaste terrain orange vif et au-dessus, des yeux de lumière : douze petites sources mobiles sur des perches en métal,

douze lueurs mouvantes au sol. Les esprits des disparus ? Dans *rien n'est su*, l'autrice Sabine Garrigues s'adresse par-delà la mort à sa fille Suzon, assassinée lors de l'attentat du Bataclan en 2015 ; son fils Paul, lui, a survécu. Et plutôt que de réserver la parole au seul corps maternel, la comédienne et metteuse en scène Audrey Bonnet confie à huit interprètes, de l'âge qu'aurait eu la fille aujourd'hui, le douloureux chant de l'endeuillée – avec l'idée qu'unis dans cet espace trifrontal, ils incarnent la vie retrouvée. Ici, l'écriture est une porte de survie après le trauma, qui conduit Sabine Garrigues sur un chemin intérieur – en l'occurrence vers ses origines algériennes, qu'elle avait refoulées : le dialogue avec l'absent est un moyen de s'explorer soi-même. Impossible alors que le trajet de

l'autrice, comme de la pièce, ne soit pas chaotique : au récit lacunaire des origines se mêlent les souvenirs de famille, un retour obsessionnel à la soirée du 13 Novembre, des considérations transgénérationnelles et, bien sûr, l'élégie de la fille. Car la recherche du sens est infinie et désespérée : infâme ironie, la fille Suzon était «terrorisée par le terrorisme». Mais si l'on se réjouit au début que *rien n'est su* soit tout sauf une redite chronologique du trauma, dont d'autres récits ont déjà fait le terrible étalage, l'enquête intérieure tombe un peu à plat. La faute au lyrisme libérateur mais parfois gauche, et surtout au partage de la parole sur scène, encore fragile... Parce qu'ils déclament à huit une parole intime sur des nappes électro mélodramatiques (procédé bien suspect éthiquement), les

interprètes, errant dans l'immense espace vide, aplatissent plus qu'ils n'unifient l'essence labyrinthique du texte. Reste alors le plus concret, à savoir le récit bouleversant de la recherche de Suzon, la nuit du 13. Débarrassée de tout lyrisme, la dernière partie du spectacle, plus sobre et poignante lorsque les acteur-ices forment une seule ligne de front, prend une ampleur : celle du réel brut.

**VICTOR INISAN**

**RIEN N'EST SU** Audrey Bonnet : MC93 à Bobigny (Seine-Saint-Denis), jusqu'au 3 octobre ; L'Archipel à Perpignan, les 6 et 7 octobre ; Tandem à Douai-Arras, les 3 et 4 novembre ; Le Quartz à Brest, les 20 et 21 novembre ; Théâtre national de Bretagne à Rennes, du 25 au 28 novembre...



Les huit interprètes ont l'âge que Suzon aurait eu aujourd'hui. PHOTO JPIOT/MC93

## Répertoire

annonces@teamedia.fr / 01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

### Disquaire achète au meilleur Prix

#### DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD TOUS STYLES TOUTES QUANTITÉS

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk  
- House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

#### Gros Stocks et Collections

Contactez-nous 07 69 90 54 24

#### MATÉRIEL AUDIO

Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéo - Consoles

Déplacement en France  
avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

### Réponse très rapide PAIEMENT CASH

**ANTIQUAIRE EXPERT  
EN ARTS ASIATIQUES**

**Achète comptant**  
porcelaines, statues, vases, bouddhas,  
mobiliers, laques, paravents....  
Décorations asiatiques : corail, jade....

**MAISON ALEXANDRA**  
**06 15 02 23 98**  
Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

Bureau d'achat : 1 rue de Stockholm - Paris 8  
Site : 195433750023

Vous voulez passer une annonce dans **Libération** ?  
Vous avez accès à internet ?  
Découvrez notre site de prise d'annonces en ligne  
<http://partenaires-annonces.liberation.fr>

**Libération**

est  
habilité  
pour  
toutes  
vos  
annonces  
légalés  
sur les  
départements

75 93 94

de 9h à 18h au  
01 87 39 84 00  
ou par mail  
legales-libe@teamedia.fr



www.liberation.fr  
113, avenue de Choisy,  
75013 Paris  
tél. : 01 87 39 82 80  
contact@liberation.fr

Édité par la SARL  
Libération  
SARL au capital  
de 23 243 662 €  
113, avenue de Choisy,  
75013 Paris  
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire  
Presse indépendante SAS

Cogérantes  
Amandine Bascou-Romeu,  
Sonia Delesalle-Stolper

Directrice de la publication  
Sonia Delesalle-Stolper

Directrice de la rédaction  
Sonia Delesalle-Stolper

Directeur délégué  
de la rédaction  
Paul Quinio

Directrices adjointes  
de la rédaction  
Stéphanie Aubert,  
Handam Mostafavi,  
Lauren Provost,  
Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique  
Nicolas Valcoteau  
Directeur photo  
Lionel Charrier

Rédacteurs en chef  
Michel Becquembois  
(spéciaux), Laure Bretton,  
Gilles Dhers (pilotes web),  
Christian Losson (enquête),  
Eve Roger (actu)

Rédacteurs en chef adjoints  
Lilian Alemagna (politique),  
Anne-Laure Barret (santé-  
environnement-sciences),  
Lucas Biosca (actu),  
Cécile Daumas (L),  
Fabrice Drouzy  
(suppléments),  
Julie Coutellier (forums),  
Mathieu Ecoffier (idées),  
Quentin Girard  
(modes de vie), Valérie  
Hacot (économie), Sylvain  
Moullard (société), Luc  
Peillon (checknews),  
Didier Péron (culture),  
Frédérique Roussel (livres),  
Caroline Vigent (édition)

ABONNEMENTS  
Site : abo.liberation.fr  
abonnement@liberation.fr  
tarif abonnement 1 an  
France métropolitaine : 384€  
tél. : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ  
Libé plus  
113, avenue de Choisy,  
75013 Paris  
publicite@liberation.fr

PETITES ANNONCES  
& CARNET  
10, bd de Grenelle  
75015 Paris  
tél. : 01 87 39 80 20  
annonces@teamedia.fr

IMPRESSION  
Midi Print (Gallargues),  
POP (La Courneuve),  
Nancy Print (Jarville),  
CILA (Hénin)

Imprimé en France  
**ACPM**  
LE TRI + FACILE

Membre de l'ACPM.  
CPAP : 1130 C 80064.  
ISSN 0335-1793.

Origine du papier : France  
Taux de fibres recyclées :  
100 % Papier détenteur de  
l'Eco-label européen  
N° FI/37/01

Indicateur  
d'eutrophisation :  
Ptot 0.009 kg/t de papier  
La responsabilité du  
journal ne saurait être  
engagée en cas de non-  
remboursement de documents.  
Pour joindre un journaliste  
par mail : initiale du  
prenom.nom@liberation.fr

## SUDOKU 5884 MOYEN

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
|   |   |   | 6 | 4 |   | 7 |   |   |
|   | 8 | 4 |   |   |   |   | 2 |   |
| 6 | 9 | 7 |   | 8 |   | 3 | 4 |   |
|   |   |   | 8 | 5 | 4 |   |   | 1 |
| 9 | 5 |   | 2 |   | 4 |   | 8 |   |
| 8 |   |   | 9 |   | 6 |   |   |   |
|   | 2 | 6 |   | 9 | 8 | 5 |   | 3 |
|   | 7 |   |   | 1 |   | 9 | 6 |   |
|   |   | 9 |   | 6 | 7 | 8 |   |   |



Solutions des  
grilles précédentes

### MOYEN

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | 7 | 4 | 2 | 8 | 9 | 3 | 5 | 6 |
| 5 | 8 | 2 | 3 | 7 | 6 | 4 | 9 | 1 |
| 6 | 9 | 3 | 5 | 4 | 1 | 2 | 7 | 8 |
| 7 | 5 | 8 | 4 | 1 | 2 | 6 | 3 | 9 |
| 2 | 4 | 9 | 6 | 3 | 5 | 1 | 8 | 7 |
| 3 | 6 | 1 | 7 | 9 | 8 | 5 | 4 | 2 |
| 4 | 1 | 5 | 8 | 6 | 7 | 9 | 2 | 3 |
| 9 | 2 | 7 | 1 | 5 | 3 | 8 | 6 | 4 |
| 8 | 3 | 6 | 9 | 2 | 4 | 7 | 1 | 5 |

## SUDOKU 5884 DIFFICILE

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 5 |   |   |   | 6 |   |   | 1 | 2 |
| 6 |   |   | 2 | 3 | 4 |   |   | 8 |
|   | 8 |   |   | 9 |   |   | 4 |   |
| 6 |   |   |   |   |   |   | 5 |   |
|   |   | 2 | 4 |   | 8 | 1 |   |   |
| 9 |   |   |   | 5 |   | 2 |   |   |
| 3 |   |   | 4 |   |   |   | 8 |   |
| 1 |   |   | 3 | 5 | 2 |   |   | 4 |
| 4 |   |   |   | 8 |   | 7 |   | 5 |

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 4 | 9 | 5 | 6 | 3 | 8 | 7 | 1 | 2 |
| 2 | 6 | 7 | 9 | 4 | 1 | 3 | 5 | 8 |
| 8 | 3 | 1 | 2 | 7 | 5 | 4 | 6 | 9 |
| 6 | 7 | 8 | 1 | 5 | 2 | 9 | 4 | 3 |
| 1 | 4 | 9 | 7 | 6 | 3 | 8 | 2 | 5 |
| 5 | 2 | 3 | 4 | 8 | 9 | 6 | 7 | 1 |
| 7 | 1 | 2 | 8 | 9 | 4 | 5 | 3 | 6 |
| 9 | 5 | 4 | 3 | 1 | 6 | 2 | 8 | 7 |
| 3 | 8 | 6 | 5 | 2 | 7 | 1 | 9 | 4 |

### DIFFICILE

**Libération**  
La boutique

Retrouvez les derniers  
numéros de «Libération»  
et nos collectors sur  
notre boutique

**CRISE CHEZ GRASSET  
BOLLORE, LE TEMPS DU VENIN**

Nathalie Baye  
La discrète



**BOUTIQUE.LIBERATION.FR**

## LUNDI 28

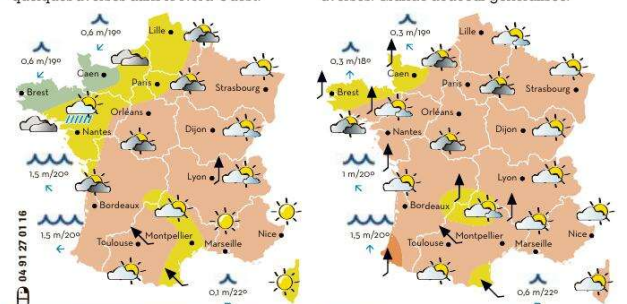
Ciel nuageux et parfois menaçant sur une moitié Nord-Ouest du pays avec quelques averses ou orages près de l'Atlantique. Temps ensoleillé et chaud sur les régions de l'Est et du Sud-Est. Vents marin et autan modérés en Occitanie.

**EN SOIRÉE** Nuit très douce mais avec un temps généralement sec si l'on excepte quelques averses dans le Nord-Ouest.

## MARDI 29

La France reste finalement en marge du système dépressionnaire sur l'Atlantique avec une alternance de nuages et d'éclaircies assez larges dans l'Est, plus fugitives en allant vers l'Ouest. Risque d'averses en Bretagne.

**EN SOIRÉE** Le temps pourrait se dégrader par l'Ouest avec le retour de la pluie ou des averses. Grande douceur généralisée.



| FRANCE     | MIN | MAX | FRANCE      | MIN | MAX | MONDE     | MIN | MAX |
|------------|-----|-----|-------------|-----|-----|-----------|-----|-----|
| Lille      | 16  | 21  | Lyon        | 18  | 27  | Alger     | 20  | 27  |
| Caen       | 17  | 20  | Bordeaux    | 18  | 27  | Berlin    | 13  | 24  |
| Brest      | 14  | 20  | Toulouse    | 20  | 27  | Bruxelles | 17  | 24  |
| Nantes     | 18  | 22  | Montpellier | 18  | 25  | Jérusalem | 18  | 26  |
| Paris      | 19  | 25  | Marseille   | 19  | 26  | Londres   | 14  | 19  |
| Strasbourg | 16  | 28  | Nice        | 18  | 25  | Madrid    | 20  | 28  |
| Dijon      | 17  | 26  | Ajaccio     | 20  | 27  | New York  | 15  | 16  |

# Comment on fait pour assister au banquet de l'indécence ?

**Scènes** Un repas pour ouvrir la saison au National. Si ça passe de travers, c'est que cette fête n'est pas facile à digérer.

Critique Aurore Vaucelle

Quand la fête est finie, il faut ranger." Au tout début de l'histoire que nous racontent Anne-Cécile Vandalem et Joëlle Sambi, autrices et metteuses en scène, cette sentence propre ne prend pas encore tout son sens; elle sonne, même, incongrue. On comprendra par la suite que la phrase a été prononcée par un des juges durant le procès qui cherchait à élucider la mort de Sanda Dia, en 2018. *La fête* ★★★★★, qui ouvre la saison du National, s'inspire du décès tragique d'un jeune homme belgo-sénégalais de 20 ans, Sanda Dia, lors de son bizutage organisé par le cercle estudiantin Reuzegom adossé à la KU Leuven.

"Il y a des sujets qui s'imposent à vous", entame Anne-Cécile Vandalem, qui fait partie de la distribution du spectacle qu'elle a imaginé et monté pendant plus de trois ans avec Joëlle Sambi. "La première fois que j'ai entendu parler de Sanda Dia, c'était lors d'une conférence d'Angela Davis à Bruxelles. À l'époque, je développais un nouveau cycle de travail autour du thème de la hiérarchisation des vies et des morts." Et l'autrice liégeoise de ne plus lâcher l'affaire. Elle assiste, au printemps 2023, au procès des 18 étudiants du cercle Reuzegom qui

avaient conçu ce bizutage fatal: le jeune Sanda avait arrivé à l'hôpital d'Anvers en hypothermie – son corps à 28°C empoisonné au sel de l'huile de poisson qu'il avait dû ingurgiter pour avaler un poisson rouge vivant.

Ranger ou mettre sous le tapis ?

Au procès, Anne-Cécile Vandalem entend les familles des accusés et leurs avocats parler pendant les cinq premiers jours, "alors que la famille de Sanda ne prend la parole qu'au sixième et dernier jour". Elle aussi, nous avoue-t-elle en ouverture de la pièce, elle a pu croire à la thèse de l'accident. Et puis, "les prévenus ont finalement écopé de peines très légères", des peines d'intérêt général sans effet sur la suite de leur existence. "S'est alors imposée à moi l'idée que le théâtre pouvait prendre en charge ce que le procès avait délaissé." Le juge avait conclu en disant: "Quand la fête est finie, il faut ranger." Ranger ou mettre sous le tapis ?

Anne-Cécile propose alors un duo de travail à Joëlle Sambi qui accepte: "Moi en tant que femme noire, Anne-Cécile en tant que femme blanche [...] nous avons discuté des questions de blanchité, de racisme et d'angles morts."

L'idée? Utiliser la fiction et le personnage de Tidjane Pokou, pendant fictif de Sanda Dia, pour dire

ce qui ne l'a pas été, par censure, par silencement, par déni: en substance, penser l'impensé de ce procès. Interroger par exemple la "couleur" de la justice? Si la juge a balayé d'un revers de main l'utilité d'une reconstitution des faits, le théâtre ne se gênera pas pour tirer le voile de ce qu'on ne voulait pas voir en vrai, en l'occurrence, ce rituel

de violence auquel il faut survivre si l'on veut avoir le droit de faire partie du cercle.

Laisser tomber ses biais

La mise en scène joue beaucoup sur les rideaux qu'on ferme, ouvre, sur ce qu'on peut voir de l'intimité des familles. À l'inverse, d'autres dispositifs zooment sur les visages, la métacommunication de l'autodéfense instinctive. Car, sur le plateau, ni les personnages ni les comédiens ne veulent être tout à fait responsables de ce qui s'est passé. Savent-ils qu'ils sont observés, et par nous, et par le spectre de Tidjane (la voix off de

Joëlle Sambi) qui surplombe les faits et les biais de chacun.

Sur scène, Anne-Cécile Vandalem n'a pas l'intention de mimer le réel – on n'est plus au procès –, elle instaure le repas de la réconciliation fantasmée, entre parents des bourreaux et parents de la victime. Mais, dans ce huis clos domestique, plus de filtre, et le discours dominant n'est soudain plus en position de force. Les mères ne peuvent plus se draper dans leur amour inconditionnel; les pères absents qui ont instauré des rapports de violence devront souffrir pour comprendre; les enfants héritiers seront dépossédés.

Et tout le monde a bien mal! Les comédiens paient de leur personne. Oscar Van Rompay vit la gangrène, tandis que, pour Anne-Pascale Clairembourg, élégante mère courage, il y a quelque chose qui ne passe pas... Quant à Arne De Tremere, en témoin oculaire, il se souvient de tout et en crève en gros plan... Dans les rôles, respectivement, du frère et du père de Sanda Dia, Habib Ben Tanfous et François Ebouele prendront le risque de sortir de leur personnage parce que la fiction ne leur suffit plus pour dénoncer ce que la pièce met crûment au jour: le cas de justice de classe non exempté de racisme.

Dans un entretien, Anne-Cécile Vandalem confiait sa crainte ultime: "Qu'une part du public se dise 'Ça ne me concerne pas'. C'est précisément ce réflexe de mise à distance qu'il s'agit d'interroger." La pièce obligera, à la sortie du théâtre, à laisser tomber ses biais. S'ils nous ont protégés un temps, une fois qu'on en a conscience, ils ne nous sont plus d'aucune utilité.

→ "La fête" (2h45) au National, jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre, et puis du 7 au 9 octobre à Liège, les 14 et 15 à Tournai, les 29 et 30 aux Grands Théâtres du Luxembourg, du 10 au 12 décembre à Namur et à Anvers, les 19 et 20 février à De Singel. Infos et rés.: <https://www.theatrenational.be>



"La fête" est au National avant de partir en tournée. Ce banquet de la réconciliation sera-t-il possible ?